

Figaro : journal non politique

1. Figaro : journal non politique. 1863-10-22.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

B. JOUVIN

RÉDACTEUR EN CHEF.

ABONNEMENTS (PARIS)

Un an. . . 36 fr. | Trois mois. 9 fr. 50
Six mois. . 19 | Un mois. . 4

LES MANUSCRITS

NON INSÉRÉS SONT BRULÉS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

21, BOULEVARD MONTMARTRE, 21
(Maison Frascati).

« On me dit qu'il s'est établi dans Madrid, un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs.



« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants...
je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

G. BOURDIN

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION.

ABONNEMENTS (DÉPARTEMENTS)

Un an. . . 40 fr. | Trois mois. 10 fr. 50
Six mois. . 21 | Un mois. . 4 50

FIGARO

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
Le Jeudi et le Dimanche.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

21, BOULEVARD MONTMARTRE, 21
(Maison Frascati).

« Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

FIGARO

THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — *La Traviata*. — *Rigoletto*. — Mme Anna de La Grange. — M. Nicolini. — M. Delle Sedie. — OPÉRA. — *La Muette*. — Faure. — Michot. — Caroline Duprez. — AMBIGU. — *L'Aigle*. — Un feuilleton de M. Adolphe d'Ennery. — M. Lacroix. — M. Castellano. — M. Boutin. — Mme Marie Laurent. — Mme Alexis. — Mlle Page. — Mlle Defodon. — ODÉON. — *Diane au bois*. — THÉODORE DE BANVILLE.

Après quinze jours d'un retard causé par des travaux de restauration et de nouvelles dispositions intérieures, le Théâtre-Italien a ouvert ses portes. Quatre représentations et deux ouvrages en cinq jours ! voilà ce qui s'appelle rattraper le temps perdu. Signalons d'abord une modification importante, qui change la physionomie de la salle. On a supprimé le parterre au profit de l'orchestre, coupé par moitiés égales, ce qui établit, comme aux deux théâtres italiens de Londres, un couloir de dégagement. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? — Ce sera un coup d'œil vraiment délicieux, les jours où les jolies femmes seront à l'orchestre en majorité ; cela transforme le plain-pied de la salle en une sorte de salon aristocratique. Quant au parterre, on l'a niché aux quatrième loges ; malgré la peine qu'on s'est donné de les transporter à ces hauteurs sidérales, les vieux habitués de ces classiques banquettes n'en paieront pas plus cher leur plaisir ; mais vous verrez qu'ils auront l'audace de se plaindre !

Parlons à présent des pensionnaires de M. Bagier. Mme de La Grange et le ténor Nicolini ont commencé le défilé. Delle-Sedie, qui leur a donné la réplique dans *la Traviata* et le *Rigoletto*, n'était point un nouveau venu ; il faisait partie de l'ancienne troupe. Mais si Violetta ou Gilda, Germond ou le duc de Mantoue, sont des débutants à la rigueur, ils ne sont pas du moins pour nous des visages nouveaux. Nicolini se nommait Nicolas au Conservatoire, dans la classe de M. Masset, et Nicolas encore à l'Opéra-Comique, dans la troupe de M. Beaumont, où il chantait, avec une très charmante voix, Ollivier des *Mousquetaires de la Reine*. La voix n'a rien perdu sous le rapport du charme et de la jeunesse, et elle a incontestablement gagné en métal et en puissance ; elle est moelleuse dans le chant contenu, vibrante dans les accents dramatiques, chaude dans les passages de douceur et de force. Ces dons naturels, l'artiste n'a point appris encore à les faire valoir. En Italie, où il s'est vu goûter et applaudir, il paraît s'être beaucoup moins formé à la science du chant italien qu'il ne s'est familiarisé avec ce qu'on nomme, en langue d'atelier, le *chic* de certains chanteurs à la mode. Il s'est assimilé ces frémissements factices de l'organe qui simulent la passion et semblent, chez le virtuose, s'échapper du cœur en même temps que de la poitrine. Mais il ne suffit pas de vibrer sur les bonnes notes de la voix pour se croire quitte avec la phrase musicale qu'on exécute. Toute phrase a un commencement, un milieu et une fin, et l'art du chanteur consiste précisément à la faire cheminer jusqu'à sa conclusion : or, voilà justement ce que M. Nicolini ne sait pas encore ; dans son intérêt, il fera bien de l'apprendre. Dans une foule de morceaux : les deux duos de *la Traviata*, les couplets du bal, de *Rigoletto*, le duo avec Gilda, la chanson : *La Donna e Mobile* ! la phrase du quatuor : *Bella figlia dell'amore*, le jeune ténor attaque bien et termine mal ; il commence une phrase en artiste, il la finit en écolier : de là une froideur inévitable dans l'exécution, de là de l'incertitude chez l'auditeur, condamné à approuver et à désapprouver dans le même passage.

Mme Anna de La Grange n'est pas non plus une nouvelle connaissance pour le public de Paris. Il y a une dizaine d'années, elle chanta une saison à Ventadour. Elle y exécutait, avec une voix dure, travaillée, couverte, de véritables casse-cous de vocalisation ; on y rendit justice à ses qualités si laborieusement acquises, on applaudit à ses efforts (et ils étaient grands), et on la laissa partir sans regrets. Mme de La Grange est une cantatrice d'un incontestable talent ; il lui en a fallu beaucoup pour lutter contre une mauvaise voix ; le défaut capital de cet organe, factice dans les cordes graves, empâté dans le médium et d'une sonorité violente et tourmentée à l'aigu, c'est une roideur et une lenteur d'émission dont l'expérience et l'art, consommé de la cantatrice n'ont pu triompher et triompheront, à l'avenir, moins que par le passé. Ce n'est pas avec des notes, c'est parfois avec des barres de fer que Mme de La Grange est condamnée à vocaliser ; et le miracle est qu'elle s'en tire. A la vérité, sa vocalisation, très savante, très originale, je l'avoue, a une spécialité dont bien des gens font peu de cas, celle des *cocottes*. Si la mode tient encore en Espagne, je l'avertis charitablement qu'elle est passée en France, et depuis longues années. On en fit, l'an dernier, un grief à la Patti, qui ne les prodiguait pas à ce point, et les expédiait du moins à nos oreilles avec le passe-port de la voix la plus jeune, la plus naturellement agile, la plus délicieuse qu'on pût entendre.

Je crois que Mme de La Grange fera sagement de troquer aujourd'hui son répertoire d'habile vocaliste contre l'emploi des chanteuses dramatiques, où l'effort de la voix et du chant peut être plus aisément dissimulé au spectateur. Je me permets de le dire à Gilda, après le succès très grand et très légitime qu'elle a obtenu dimanche dans le quatuor de *Rigoletto*. Depuis la Frezzolini, aucune chanteuse n'avait dit sa partie dans le quatuor avec ce relief, cet élan, ce désespoir d'une âme blessée qui va mourir. Accent, passion, jeu de physionomie, c'était beau absolument parlant. Jusque-là, dans *Rigoletto*, Mme de La Grange s'était montrée sensiblement plus faible et plus

LADY AUDLEY (1)

CHAPITRE XXXIV

(Suite).

Mladly raconte la vérité.

Lady Audley entina ainsi :
Je devins votre femme, Michaël Audley, avec la résolution d'être aussi bonne que je pouvais l'être. Très reconnaissante envers celui qui m'avait faite riche, dans l'éblouissement de mon bonheur, je plains pour la première fois de ma vie les misères des autres. Je prenais plaisir à faire des actes de bonté et de charité. Je découvris l'adresse de mon père, et je lui envoyai de grosses sommes d'argent, sous le couvert de l'anonyme, car je ne désirais

pas lui faire savoir ce que j'étais devenue. Je profitai largement de votre générosité pour moi ; je fis du bien de tous les côtés, je me vis aimée aussi bien qu'admiree, et si le sort l'eût permis, je serais restée bonne jusqu'à la fin de mes jours ; mais la destinée m'obligea à devenir criminelle. Un mois après mon mariage, je lus, dans un journal d'Essex, la nouvelle du retour d'Australie d'un certain George Talboys, un chercheur d'or heureux. Le vaisseau avait mis à la voile au moment où je lisais cette annonce. Que faire ? que devenir ? Je savais que l'homme qui était allé aux antipodes, qui y avait acquis une fortune pour sa femme, ferait des efforts inouïs afin de la retrouver. Il était inutile d'essayer de me cacher ; à moins qu'il ne fût convaincu de ma mort, il ne cessait jamais de me chercher. J'étais confondue, quand je songeais au danger que je courais ; la balance de mon esprit, équilibrée par le bonheur, chancela de nouveau, j'étais redevenue folle ! Je me rendis à Southampton, et j'y trouvai mon père qui vivait avec mon enfant. Vous vous rappelez que je me suis servie du nom de Mistress Vincent pour prétexte de ce voyage précipité. Je confiai à mon père le secret terrible et le danger qui était suspendu sur ma tête. Il avait reçu une lettre qui m'avait été adressée à Wildernsea par George, quelques jours avant le départ de l'*Argus*, et dans laquelle il nous annonçait la date probable de son arrivée à Liverpool. Cette lettre nous indiquait par conséquent le moyen d'agir. Nous décidâmes d'abord que le jour de l'arrivée de l'*Argus*, ou quelques jours plus tard, nous devions faire insérer l'annonce de ma mort dans le *Times* ; de plus, il fallait annoncer non-seulement la mort, mais aussi la date et le lieu où j'étais morte. George se rendrait immédiatement à l'endroit indiqué, si éloigné qu'il fût, et il découvrirait cet énorme mensonge ; à moins de voir la tombe où j'étais ensevelie, et le registre de l'état civil qui constaterait mon décès, il ne voudrait jamais y ajouter foi. Mon père ne savait que verser des larmes de désespoir et de terreur.

Je n'avais plus d'espoir de conjurer le danger. Je commençais à me fier au hasard et à espérer que, parmi tous les coins obscurs de la terre, le château d'Audley resterait ignoré de mon mari. Je pre-

nais le thé avec mon père, dans sa misérable maison, et je jouais avec l'enfant, charmé de considérer ma jolie toilette et mes bijoux, quand une femme qui le soignait vint le chercher pour l'arranger plus convenablement. Désirant savoir comment on le traitait, je retins cette femme qui parut fort aise de pouvoir causer aussi longuement que je lui permis de le faire, et cessa bientôt de parler de mon enfant pour me raconter ses chagrins personnels : sa fille aînée avait été obligée de quitter sa place, à cause de sa mauvaise santé, et le médecin l'avait condamnée. Cette femme, qui était veuve, m'expliqua qu'il était bien dur d'avoir à soutenir une fille malade en même temps que plusieurs enfants en bas âge. J'écoutais vaguement et j'allais la congédier en lui donnant un souverain, lorsqu'une idée me traversa l'esprit, avec une soudaineté si rapide, que le sang me monta à la tête et que le cœur me battit, comme il bat seulement dans mes moments de folie. Je questionnai de nouveau cette femme, qui s'appelait Mistress Plowson, au sujet de sa fille. J'apprenais qu'elle avait vingt-quatre ans, qu'elle avait toujours souffert de la poitrine, qu'elle était actuellement, au dire du médecin, à la dernière période de la maladie, et qu'elle n'avait plus que quinze jours à vivre. C'était dans trois semaines seulement qu'on attendait l'arrivée du vaisseau qui ramenait mon mari en Angleterre. J'allai voir la malade, elle était blonde et svelte, et bien qu'elle ne me ressemblât pas autrement, on pouvait, comme taille, s'y méprendre. La mère, pauvre et avide, n'ayant jamais de sa vie reçu une somme considérable, consentit à faire tout ce que je désirais. Deux jours après mon entretien avec Mistress Plowson, mon père alla louer un logement à Ventnor pour sa fille malade et son petit-fils ; le lendemain matin, de bonne heure, il y conduisit la mourante, et George, qu'on avait dressé à l'appeler : « Maman ! » Elle entra dans cette maison sous le nom de Mistress Talboys ; son décès et son inhumation furent enregistrés sous ce même nom. L'annonce parut dans le *Times*, et, deux jours après, George Talboys vint voir ma tombe à Ventnor.

Sir Michaël Audley se leva lentement, comme si tout son être avait été engourdi par le seul sentiment de son malheur.

— Je ne puis en entendre davantage, — dit-il d'une voix rauque.

(1) Voir le *Figaro* depuis le 6 août.

effacée que dans la *Traviata* ; mais ce morceau unique a racheté toutes les défaillances de la soirée.

En dehors de son talent, que j'ai limité sans vouloir le nier, Mme de La Grange possède la qualité la plus rare au théâtre aujourd'hui : la distinction. Elle est grande dame comme l'était la Sontag à sa dernière et trop courte apparition à Ventadour.

On parle beaucoup du talent de Delle-Sedie, beaucoup trop. Ce la que se donnent à la ronde les journalistes complaisants finit par agacer les nerfs. Il serait sage de ne point surfaire un talent estimable, toléré plutôt qu'accepté. Que diable ! messieurs les bâtisseurs de temples aux dieux inconnus, ne nous faites donc pas souvenir que Delle-Sedie, artiste consciencieux et dévoué à son directeur, chante surtout les barytons avec la supériorité d'un mime ! Dans *Rigoletto*, il menace du poing le portrait du duc de Mantoue, comme si ce prince lui avait volé sa voix avec sa fille. S'il la lui a volée, qu'il la lui rende ; j'en serai ravi, moi qui me plains d'entendre seulement le *solo* de Mme de La Grange avec accompagnement d'orchestre, là, si j'ai bonne mémoire, où Verdi avait écrit un duo !

L'Opéra a donné la *Muette* avec une nouvelle distribution ; Faure et Michot y ont pris les rôles chantés par Cazeaux et Gueymard. La voix de Michot a le charme velouté propre à faire valoir l'air du Sommeil ; ce qui était l'écueil de Gueymard est, au contraire, la planche de salut de Michot dans ce rôle. L'organe de ce chanteur, un moment gravement altéré, est aujourd'hui en voie de guérison très avancée ; je dirais même qu'il est guéri, si je ne craignais de donner au ténor trop plein de zèle une sécurité voisine des rechutes. Après m'être réjoui de la résurrection de la voix de Michot, si je parlais du comédien ?... Oh ! non, je ne dois pas attrister cette fête de la convalescence.

Faure dit sa partie dans le duo : *Amour sacré de la patrie* ! avec une vigueur et un enthousiasme qui donnent un accent nouveau à cette belle page musicale. Il a fait disparaître de ce duo célèbre un non-sens d'exécution des plus ridicules. Je ne sais pourquoi les deux voix, arrivées à l'ensemble : *Amour sacré*, s'unissaient autrefois en *mezzo-voce* comme pour exécuter un nocturne. Le baryton marivaudait avec des arpèges caressés amoureuxment, et le ténor soupirait ses notes jetées. C'était la tradition, et voilà pourquoi c'était absurde. On cherchait des oppositions de sonorités où il ne faut que du délire. La patrie ne veut pas être aimée platoniquement ni chantée avec des roucoulements de colombe. Je remercie Faure d'avoir eu le courage d'attaquer ses *arpèges* avec une noble furie et à toute volée. Comment la petite voix de Caroline Duprez n'éclate-t-elle point à contenir une si grande artiste ? Aux premières notes d'un rôle, cette voix est comme le pâle lumignon d'une lampe qui s'éteint ; vienne une grande situation musicale, la lueur vacillante et mourante est un soleil qui éclaire, qui chauffe, qui brûle.

Si vous aimez les drames bien faits, saisissants, imprévus, dans lesquels chaque scène démasque une surprise, chaque situation arrache un frémissement ou un cri d'angoisse, l'*Aïeule*, de M. d'Ennery, vous appelle à l'Ambigu ; mais hâtez-vous ! car il n'en sera pas au contrôle du théâtre comme dans la vallée de Josaphat, où les derniers seront les premiers. Les derniers n'entreront que dans six mois chez M. de Chilly, et encore seront-ils bien heureux d'entrer !

De quoi s'agit-il dans cette fameuse *Aïeule*, qui, jouée le samedi, était le dimanche, au réveil des Parisiens, la grande nouvelle et le grand succès du jour ? Si je vous le dis, je défloris d'avance les émotions qui vous attendent à la représentation, et c'est un mauvais moyen. Si je ne vous le dis pas, je ne fais point consciencieusement et diligemment mon état de feuilletoniste, et c'est un déni de justice. Ah ! mon cher d'Ennery, auteur infatigable en succès, homme inépuisable en res-

sources, que ne me soufflez-vous à l'oreille seulement un peu de cet art des évolutions habiles que vous pratiquez si bien dans vos pièces ! Il consiste, comme chacun sait, à promettre aux gens ce qu'on ne veut point leur tenir, et à leur tenir justement le contraire de ce qu'on avait grand soin de leur promettre. Pour dire de l'*Aïeule* juste ce qu'il en faut taire, j'aurais certes besoin d'écrire un feuilleton aussi habilement machiné que l'est, au point de vue des combinaisons scéniques, votre drame qui me met en ce moment l'esprit à la gehène ! Ah ! que vous vous joueriez, à ma place, agréablement du lecteur ! Sous votre plume, les colonnes du *Figaro* deviendraient des actes, les *alinéas* s'échelonnent en tableaux, les étoiles éclateraient en feux électriques, et jusqu'aux *moins* deviendraient sous vos doigts des laquais fidèles et diligents, chargés d'apporter une lettre sur un plateau d'argent ou d'interrompre un tête-à-tête trop prolongé d'amoureux. C'est ainsi que le feuilleton de l'*Aïeule* conduirait le lecteur, l'émotion en croupe, jusqu'à la signature, en lui dévoilant tout, — excepté la grande curiosité de votre quatrième acte, c'est-à-dire le visage qu'il ne doit point voir jusque-là, la main qui a versé le poison et qui, à ce moment savamment préparé, sort enfin de l'ombre.

Moi, qui ai tant médité de M. d'Ennery à l'occasion, si j'es-sayais de son métier, une fois, en passant ? Au hasard d'être conspué, je me risque. Mais entendons-nous bien ; je ne hausse point mon ambition à lui emprunter son dialogue, que je trouve inimitable : je me contenterai de lui dérober, si je puis, son art de promener un secret à travers toutes les situations d'une pièce sans le divulguer.

A ne suivre que l'exposition de l'*Aïeule*, l'action est des plus simples et des plus claires. M. le duc de Montbazou.... (est-ce bien un descendant de cette grande famille ? il n'importe, le drame a toute licence à cet égard). M. le duc a deux filles nées de ses deux mariages : Jeanne, l'aînée, dont la mère est morte, et Blanche, qu'il fait sortir ce jour même du couvent, et qu'il rend à la duchesse, épouse négligée suivant la mode du temps, et privée quinze années durant de l'amour de son mari et de la tendresse de sa fille.

Louis XVI a succédé à Louis XV, M. Turgot a remplacé M. d'Aiguillon ; en un mot, la cour s'est rangée, et la France entre dans le régime des économies et des économistes. Roué du temps de la Régence, compagnon d'orgie du monarque défunt, le duc, chassé de Versailles par les bonnes mœurs, vieilli, ruiné, revient dans ses terres hypothéquées et devenues le gage de ses créanciers. Le roi, dont la vertu l'exile, a voulu du moins sauver d'une ruine complète un des beaux noms de sa noblesse, il a agréé pour le duc un gendre plébéien, mais plusieurs fois millionnaire, et, en faveur de ce mariage, il dote le vilain savonné du nom, des titres et du brevet de duc et pair du vieux courtois. Qui épousera le fils du fermier général ? Sera-ce Jeanne ? sera-ce Blanche ? — Toute la pièce est dans la réponse à ces deux questions.

Blanche aime Gaston (c'est le nom du futur) ; Jeanne n'est point jalouse du bonheur d'une sœur cadette qu'elle chérit. Le mariage n'est donc plus qu'un échange de signatures au contrat ? — Quelle erreur est la vôtre ! Le mariage est impossible, au contraire, pour deux raisons : la première raison, c'est que la duchesse, délaissée par un mari libertin, aime, de son côté, l'amoureux de sa fille ; la seconde raison, c'est que la marquise douairière, l'*aïeule* de Jeanne, entend s'opposer à tout prix à une union qui va ruiner sa petite-fille au profit de « l'étrangère. »

Le drame se corse, vous le voyez. Mais prenez garde à une volte-face ! Les obstacles à l'union projetée par le duc, et autorisée par le Roi, paraissent s'aplanir tous deux. La duchesse, qui n'a fait qu'un rêve platonique dans l'adultère, se repent, étouffe sa jalousie, embrasse sa fille, et tend à Gaston la main d'une belle-mère. La marquise, dans un paroxysme de

furie maternelle, est tombée foudroyée par la paralysie. La pensée sombre, le regard chargé de haine, la parole amère, attestent seuls l'existence dans ce corps frappé d'immobilité. Tout est donc pour le mieux, et nous touchons enfin au mariage des deux jeunes gens ! — ma foi ! ce n'est pas sans peine. — Que dites-vous là ? nous en sommes éloignés de plusieurs centaines de lieues !

Blanche, devenue pâle comme son nom, s'évanouit à la fin du premier tableau du second acte. Ce sont là tous les symptômes de l'anévrisme, dites-vous ? — Vous m'ouvrez un horizon, et le public de l'Ambigu n'est pas loin d'embrasser cette opinion probable. Il faut pourtant que nous nous ravisions, vous, lui et moi ; car le mal dont Blanche souffre et se meurt, c'est un empoisonnement méthodiquement et diaboliquement combiné. Quel est l'auteur de ce crime aussi lâche que mystérieux ?

Frémissez ! L'empoisonneuse de Blanche, c'est la duchesse, rivale de sa fille ; le journal de ses pensées, écrites chaque soir et tombées dans les mains d'un époux et d'un juge, le prouve. — Vous n'y êtes point. Le journal ne prouve rien, et à l'aide d'une scène fort bien faite entre les deux époux, M. d'Ennery rompt la piste. Cherchez ailleurs. — En ce cas, l'empoisonneur, c'est le paysan Biassou, qui va cueillir des plantes malfaisantes à l'heure où le diable et les sorcières prennent leurs ébats. — Vous pourriez bien avoir raison. Mettons que ce coquin de Biassou joint à la sorcellerie innocente un peu de chimie malfaisante. Biassou s'est dévoué, comme un chien de garde, à la haine de la marquise pour « les deux étrangères. » C'est lui qui, voulant perdre la duchesse, lui a volé son journal avec les circonstances aggravantes de la nuit, de l'escalade et de l'effraction. Faites venir les gendarmes et délivrez-nous de Biassou.

Eh bien ! non ; il faut renvoyer les gendarmes au poste. Biassou a beau être sorcier, il est honnête homme, au vol du manuscrit et à l'effraction près. Mais Blanche continue à prendre, la nuit, le poison que lui verse une main invisible ; le jour, le contre-poison préparé par la main savante du commandeur.

Et.... mais là finit ma tâche, et le mot du dénouement de ce feuilleton, c'est l'Ambigu seul qui peut, qui doit vous le donner. En vous révélant ici ce terrible secret, je volerais le théâtre et ruinerais M. de Chilly. Ce que je puis affirmer et jurer, devant Dieu qui m'entend, avec le cri de mon honneur, et sur le témoignage de ma conscience, — c'est que je suis innocent de l'empoisonnement de l'infortunée jeune fille.

Vous dirai-je le succès obtenu par le drame de l'*Aïeule* ? Je risquerais de rendre bien faiblement et bien froidement les émotions des spectateurs de la première représentation. Qu'il vous suffise de savoir (et ce trait vaut toute analyse) que l'auditoire, s'associant de cœur à la guérison de la jeune malade, s'est écrié tout d'une voix : « Ne buvez pas ! » lorsque Blanche a voulu porter à ses lèvres le verre d'eau empoisonnée.

L'*Aïeule* a rencontré des interprètes qui font admirablement valoir ce drame populaire. Dans le rôle du libertin grand seigneur, redevenu époux et père de famille, Lacressonnière a bien la distinction du personnage ; il n'a pas que de la distinction, il a aussi de l'émotion et des larmes. Ah ! s'il pouvait se corriger d'un empatement de diction parfois insupportable ! Le commandeur, joué par Castellano, est un philanthrope sous le masque d'un égoïste. Ce rôle, qui sent l'artifice, a deux faces, l'une ironique, l'autre sensible et dévouée : c'est ce côté que le jeu du comédien rend avec plus de franchise ; dans l'autre, il appuie trop et il souligne tout. Biassou est fatigant et Boutin est monotone. Dans le millionnaire Gaston, M. Régnier à l'air de jouer, non pas les amoureux, mais la petite livrée. C'est un mari qu'il faut renvoyer à l'office.

Mme Laurent, qui vient de traduire cent fois de suite la *Sorcière*, a recommencé, dans la duchesse, une nouvelle campa-

— Robert, c'est vous qui avez été amené à faire cette découverte, je ne veux rien savoir de plus. Voulez-vous vous charger de pourvoir à la sûreté et aux besoins de cette femme, que je croyais la mienne ? Je n'ai pas besoin de vous dire de vous rappeler toujours, dans tout ce que vous ferez, que je l'ai tendrement aimée.

Sir Michaël sortit lentement de la chambre ; il ne jeta pas un regard sur la femme agenouillée, il ne lui dit pas une parole.

Il monta à son cabinet de toilette et fit préparer sa malle pour le convoi du soir.

CHAPITRE XXXV.

Le calme qui suit la tempête.

Robert venait de rentrer dans la salle à manger lorsque Alicia ouvrit la porte.

— Est-ce que papa vient bientôt dîner ? — demanda-t-elle. — Ah ! c'est vous, Robert ! Vous dînez sans doute avec nous ; cherchez donc papa, je vous en prie. Il est près de huit heures et nous devons nous mettre à table à six heures.

— Alicia, — dit le jeune homme d'une voix très sérieuse, — votre père vient d'éprouver une grande douleur.

Le visage souriant de la jeune fille prit subitement une expression de tendresse inquiète et soucieuse.

— Un chagrin ! Oh ! Robert, qu'est-il donc arrivé ?

— Alicia, puis-je avoir confiance en vous ? — demanda sérieusement Robert, — et me promettez-vous d'être l'amie et la consolatrice de votre père dans la grande affliction qui vient de lui être infligée ?

— Oui ! — s'écria Alicia avec ardeur. — Comment pouvez-vous en douter ? Croyez-vous donc que je ne souffrirais pas tout de grand cœur, si mes souffrances pouvaient alléger les siennes ?

— Je ne doute pas de vous, ma chère enfant, — répliqua le jeune homme avec conviction. — Il s'agit de votre discrétion. Puis-je y compter ?

— Oui, Robert, — dit-elle avec fermeté.

— Votre père va quitter Audley-Court pour quelque temps ; le coup qui vient de le frapper subitement, et d'une manière si imprévue, lui aura sans doute rendu ce séjour odieux. Il va partir, mais il ne faut pas qu'il s'en aille seul, n'est-ce pas, Alicia ?

— Oh ! non, non, pas tout seul. Mais je suppose que Milady...

— Lady Audley n'ira pas avec lui, — interrompit Robert, — il va au contraire se séparer d'elle.

— Pour quelque temps ?

— Pour toujours !

— Pour toujours ! — s'écria Alicia. — Cette douleur, alors, lui vient de Lady Audley ?

— Lady Audley est la cause du chagrin de votre père. Vous allez vous préparer à accompagner Sir Michaël où il voudra se diriger. Vous êtes son soutien naturel et la seule amie qui puisse, dans son malheur, trouver sa place auprès de lui. Votre ignorance même des détails particuliers de la catastrophe sera la garantie de votre discrétion. Vous éviterez naturellement toute allusion au nom de Lady Audley. Si votre père est parfois silencieux, patientez ; s'il vous semble quelquefois que cette douleur ne doive jamais diminuer, souvenez-vous qu'il ne peut trouver un meilleur remède pour sa peine que dans l'amour de son enfant ; rappelez-lui qu'il y a une autre femme, dans ce monde, qui l'aimera toujours purement et fidèlement jusqu'à son dernier jour.

— Oui, oui, Robert ; oui, mon cher cousin, je m'en souviendrai. Robert Audley, pour la première fois depuis sa tendre jeunesse, prit sa cousine dans ses bras et embrassa son front large et pur.

— Ma chère Alicia, dit-il, faites cela et vous me rendrez heureux. C'est moi qui, en quelque sorte, ai attiré sur votre père ce grand malheur, laissez-moi croire qu'il ne durera pas toujours. Rendez le bonheur à mon oncle, et je vous aimerai plus tendrement qu'un frère n'a jamais aimé sa sœur, et l'amour fraternel n'est pas à mé-

priser après tout, quoiqu'il soit bien différent de l'adoration fanatique du pauvre sir Harry.

La figure d'Alicia était cachée pendant que Robert parlait ; mais, lorsqu'il eut fini, elle releva la tête et le regarda en face avec un sourire que rendaient plus doux les larmes qui remplissaient ses yeux.

— Vous êtes un brave cœur, Robert, — dit-elle, — et j'ai eu grand tort d'être fâchée contre vous, parce que...

— Parce que... ma bonne ? demanda M. Audley.

— Parce que je suis sotte, mon cousin, — dit Alicia tranquillement, n'y prenez pas garde ; je ferai tout ce que vous désirez, et ce ne sera pas ma faute si mon cher père n'oublie pas bientôt ses chagrins. Je vais faire mes préparatifs et serai prête immédiatement. Pensez-vous que mon père parte aujourd'hui ?

— Oui, ma cousine, il ne restera pas une nuit de plus dans cette maison.

Miss Audley alla à son appartement et fit faire par sa femme de chambre les préparatifs nécessaires pour ce prompt départ, toute fière du devoir qu'elle venait d'accepter.

M. Audley monta après sa cousine et frappa à la porte de Sir Michaël.

— Avez-vous encore quelque chose à me dire, Robert ? demanda le Baronet.

— Je venais seulement voir si je pouvais vous aider dans vos préparatifs. Vous allez à Londres par le train poste ?

— Oui, je descendrai à l'hôtel de Clarendon, où je suis connu. Est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

— Oui, si ce n'est qu'Alicia veut vous accompagner.

— Alicia !

— Elle ne saurait, quant à présent, demeurer ici ; il vaut mieux pour elle quitter cette maison jusqu'à ce que...

— Oui, oui, je comprends, interrompit le baronnet, — mais n'y a-t-il pas d'autre endroit où elle pourrait aller ? Faut-il absolument qu'elle m'accompagne ?

— Elle ne saurait qu'aller immédiatement, et, d'ailleurs, elle ne serait pas heureuse.

gne, avec une fièvre de talent, une sincérité d'émotions, des élans et des cris passionnés, qui domptent et défient, chez cette vigoureuse nature, toutes les fatigues du théâtre. Mme Laurent est en même temps un tempérament et une artiste; dans la *Sorcière*, l'une n'était pas toujours maîtresse de l'autre; dans l'*Aïeule*, l'association est plus complète. Le rôle de l'aïeule est très difficile, très tendu, très ingrat, précisément parce qu'il n'est pas en dehors. La composition est tout, l'élan n'est rien dans ce rôle fatigant par son immobilité même. Une actrice du Vaudeville, Mme Alexis, en a fait une création très savante, et qui lui fera honneur, même au boulevard. Jeanne, la fille aînée du duc, c'est la beauté, c'est la grâce, c'est une simplicité toute charmante et toute naturelle dans le regard, dans le sourire et dans les larmes; et tout cela se nomme Adèle Page. Mlle Defodon est faible dans le jeune malade; il y a un peu de la faute du rôle, du moins je me plais à le croire (je suis dans un jour d'indulgence). Il ne faut pas attrister sans motif une jeune fille qui doit être si heureuse de retrouver Paris après un exil en province. Une autre fois, le rôle sera meilleur, ou Mlle Defodon le jouera mieux.

Je n'ai jamais mieux compris qu'en ce moment la difficulté et l'art des transitions, si vantés par Boileau, si dédaignés de La Bruyère. Comment passer, en effet, d'un drame palpitant, actuel, pris en quelque sorte dans les entrailles de la foule, à une comédie, écho lointain et pourtant sonore de la poésie pure et des beautés savantes de l'antiquité grecque? Le moyen d'enjamber du seuil de l'Ambigu au péristyle de l'Odéon? Comment faire? — Parbleu! en le faisant, s'écrierait Sterne. — Ma foi! il a raison; je saute en fermant les yeux. Où sommes-nous?

Ce n'est pas dans cette vallée où croissent le cyprès et le pin à la cime aiguë, ombrages profonds, dont le silence est à peine interrompu par la fontaine sacrée qui murmure à droite : *Fons sonat a dextra*; où le doux Ovide a abrité le repos et la chasteté de la chasserresse, celle que les poètes ont baptisée, avec sa sœur Minerve, la *vierge blanche*. M. Théodore de Banville a placé sa Diane, non dans les bois de la Gargaphie, témoins de l'audace et du châtiement d'Actéon, le petit-fils de Cadmus; mais dans la forêt, assise aux pieds du mont Olympe, et voisine de la vallée de l'Empé. Le poète français va venger en beaux vers le jeune berger grec, immolé à la virginité « implacable » de Diane. J'aime cet adjectif d'implacable appliqué à la déesse qui fut fécondée cinquante fois par le sommeil d'Endymion.

M. de Banville a imaginé, en deux actes nouveaux, frappés de vers antiques, la défaite de la Chasserresse par Eros, ayant pris le visage, la panetière et la houlette du berger Endymion, lequel ne dort pas, au contraire, car il triomphe à la fois de la pruderie acariâtre de Diane et des scrupules rongissants de sa nymphe Glauce. Le satyre Gniphon, — éclat de rire jeté au travers de cette grâce, — est une création charmante et toute moderne, avec son bel air d'antiquité; et indépendamment de la remarquable scène de la séduction de Diane par Eros, je vous signale celle où la vierge au cœur de marbre égaie sa cour de nymphes, à la manière de Célimène amusant, aux dépens des absents, le groupe de ses adorateurs. Phœbé y daube, en Parisienne de ce temps-là, les douze grands Dieux, sans oublier ses bonnes amies les déesses. Plus que pas un de ses confrères, Théodore de Banville a le secret du lyrisme dans la parodie. Je ne veux et ne puis malheureusement citer qu'un portrait tracé par Diane-Célimène, celui d'Apollon. « Un poète! » dit-elle.

Depuis le temps qu'il porte un laurier sur sa tête,
Avec sa lèvre imberbe et son regard vermeil,
Des faiseurs de chansons l'ont pris pour le soleil.
C'est mon frère, Mélite, un maître en ciselure,
Mais il n'est astre enfin que par la chevelure.
C'est un de ces rêveurs au langage peu sûr
Qui lèchent les torrents et qui mangent l'azur

— Qu'elle vienne donc! — dit Sir Michaël, — qu'elle vienne!
— Je lui ai seulement appris que vous quittiez le château pour quelque temps.
— Vous êtes un excellent garçon! — murmura le Baronnet d'une voix brisée.
Il lui tendit la main; son neveu la prit entre les siennes et la pressa avec ferveur contre ses lèvres.
— Oh! Monsieur, — dit-il, — je ne cesserai de me reprocher d'avoir été la cause de votre douleur.
— Non, non, Robert, vous avez bien fait, vous avez eu raison, j'aurais voulu que Dieu fût assez bon pour terminer ma misérable existence en ce moment, mais vous avez bien fait.
Sir Michaël rentra, et Robert retourna lentement dans la bibliothèque.
Lucy était couchée par terre, à la même place où elle s'était agenouillée devant son mari, pour raconter sa coupable histoire. Robert envoya chercher la femme de chambre, qui poussa de grandes exclamations à la vue de sa maîtresse.
— Lady Audley est très malade, — dit-il, — conduisez-la à sa chambre, et ayez soin qu'elle ne la quitte pas cette nuit. Vous aurez la bonté de rester auprès d'elle, mais ne lui parlez pas et ne permettez pas qu'elle s'excite à parler.
Lady Audley se releva à l'aide de la femme de chambre. Ses cheveux décoiffés retombaient sur ses épaules, sa figure et ses lèvres étaient sans couleur, et un feu terrible et étrange brillait dans ses yeux.
— Emmenez-moi, — dit-elle, — et laissez-moi dormir, car ma tête est en feu.
Comme elle quittait la bibliothèque avec sa femme de chambre, elle se retourna vers Robert :
— Est-ce que Sir Michaël est parti? — demanda-t-elle.
— Il doit partir dans une demi-heure.
— Personne n'a péri dans l'incendie de Mont-Stanning?
— Personne.
— Je suis bien heureuse de cela.

Du ciel, et qui s'en vont, le feu sur les pommettes,
Peigner à tour de bras les cheveux des comètes!
J'aimerais mieux le voir, couronné de festons,
Retourner franchement à ses petits moutons,
Que s'en tenir toujours à ce triste délire
D'un arrangeur de rythme et d'un râcleur de lyre.

Comment trouvez-vous que Phœbé, sœur d'Appollo, arrange monsieur son frère? C'est sonore autant que spirituel, et l'on peut dire du poète, en empruntant sa langue si harmonieusement sculptée, que « son carquois résonne de flèches d'or. »

Diane au bois, cette fantaisie rétrospective, cette étude toujours vivante du cœur de la femme, à toutes les époques, — grande dame, grisette ou déesse, — la *Diane* de Banville a réussi à l'Odéon aussi bruyamment qu'une œuvre moderne qui n'aurait eu ni son inspiration élevée, ni ses beautés exquises.

B. JOUVIN.

UN HOMME CHAUVÉ (1)

PRÉFACE

— Holà! hé! jeune homme, mon ami, où courez-vous ainsi les cheveux en désordre, l'œil enflammé et un rouleau de papier sous le bras?

— Chez Buloz, porter un manuscrit.

— A la *Revue des Deux Mondes*! Peste! vous n'y allez pas de main morte. Ignorez-vous donc quels sont les hôtes ordinaires du n° 20 de la rue Saint-Benoît? George Sand, Octave Feuillet, Sandeau, puis Octave Feuillet, Sandeau, George Sand, et enfin Sandeau, George Sand, Octave Feuillet. Depuis longtemps je vous croyais guéri de votre maladie d'écrire; quelques nouvelles diverses imprimées dans les grands journaux, vingt vers échos dans feu le journal le *Gaulois*, et un roman de dix pages paru à moitié dans l'*Echo Pontoisien* ne suffisaient donc plus à votre gloire? Vous voulez y ajouter celle d'être malmené par M. Barbey d'Aurevilly et de vous voir éreinter dans le *Figaro*, imprudent jeune homme?

— Ereinter! et pourquoi, si mon œuvre a du mérite?

— Quel est l'auteur qui, après avoir pâli pendant six mois sur son travail, n'est persuadé tenir un succès. Gustave Flaubert ne glissait-il pas dans l'oreille de Cuvillier Fleury : « Lisez *Salammbô*, mes péchés me seront pardonnés. » Et que de gens se trompent sur leurs aptitudes : Lamartine se croit historien et homme d'Etat, Thiers général habile, Pélissier poète, à la manière de Musset. Vous, qui sait! peut-être étiez-vous né pour la truelle ou l'aunage du calicot. Mais, un beau jour, laissant pousser vos cheveux et votre barbe, vous vous dites, en lisant Shakespeare, Victor Hugo, Walter Scott, ou Dumas : Soyons poète, romancier, absolument comme on dit « Allons prendre un bain. » Eh, mon Dieu, j'ai passé par là! Moi aussi j'ai fait un chef-d'œuvre qui devait attirer sur moi l'attention, la fortune, les honneurs, et me mettre au rang des Balzac et des hommes de lettres les plus illustres de l'époque; je croyais tenir un filon d'or, c'était du plomb.

— Qu'en savez-vous?

— Tenez, nous voilà devant le café Caron, entrons, si vous n'êtes pas trop pressé de contempler M. Buloz, et je vous dirai :

« Comment en un plomb vil mon or pur s'est changé. »

Ils entrèrent : le futur romancier serrant son manuscrit sous son

(1) Sous ce titre : *Un homme chauve*, M. Jules de Carné va publier au premier jour, chez Dentu, un livre dont il nous a communiqué la préface, qui nous a paru être tout à fait du domaine du *Figaro*.

— Luke Marks est chez sa mère, dans un état fort inquiétant; cependant, il peut en revenir.
— Je suis bien aise qu'il n'y ait pas eu de mort à déplorer. Bonsoir, Monsieur Audley.
— Je vous demanderai, Milady, de vouloir bien m'accorder demain une demi-heure d'entretien.
— Quand il vous plaira; bonsoir, bonsoir!

Elle s'éloigna, et Robert, resté seul, s'assit, désolé et réfléchissant sur ce qu'il devait faire dans cette crise inattendue. Le bruit d'une voiture qui approchait de la porte de la tourelle le tira de sa rêverie; il ouvrit la porte : Alicia venait de descendre l'escalier avec sa femme de chambre.

— Adieu, Robert, dit-elle en tendant la main à son cousin. Adieu : j'aurai bien soin de mon père, comptez sur moi.
— J'en suis sûr; que Dieu vous protège, ma chère cousine!
Pour la seconde fois, ce même soir, Robert Audley baisa le front candide de sa cousine.

A son tour, Sir Michaël descendit les escaliers : il était pâle et calme. Sa main tremblait, mais ce fut d'une voix ferme qu'il lui dit adieu.

— Je laisse tout en vos mains, murmura-t-il, mais ne soyez pas trop cruel. Rappelez-vous combien j'ai aimé!...
Sa voix était entrecoupée et il ne put finir la phrase.

— Je me souviendrai toujours de vous en toutes choses, — répondit le jeune homme; je ferai tout pour le mieux.

Ses yeux se remplirent de larmes qui l'empêchèrent de voir encore la figure de son oncle, et, un moment après, la voiture s'était éloignée.

— Puis je vais envoyer une dépêche télégraphique d'ici à Londres? demanda-t-il au domestique qui vint ranimer le feu.

— Par Brentwood, oui, Monsieur.

Robert se fit apporter du papier, puis il écrivit ceci :

« Robert Audley, — château d'Audley, Essex, à Francis Wilmington, — Paper-Building-Temple. — Si vous connaissez un médecin qui ait une grande habitude de traiter les cas de folie et

bras, avec la tendresse jalouse d'une mère abritant son enfant; l'autre déposant, sans regarder, sur la table, un grand portefeuille contenant des valeurs industrielles.

— Je ne connais pas l'œuvre que vous avez là, reprit l'homme au portefeuille, et que vous regardez de temps en temps comme si vous craigniez qu'elle ne s'envolât. Peut-être est-ce un monument appelé à faire passer votre nom à la postérité, et qui fera les délices des gourmets littéraires du dix-neuvième siècle. Vous pouvez aussi tomber dans les boîtes en bois du quai Malaquais, et être acheté cinq sous par quelque cuisinière en retraite, qui vous revendra au poids chez l'épicier du coin. Mais vous croyez à votre bonne étoile, n'est-ce pas? Soit! Mon manuscrit, comme le vôtre, avait toutes les chances de l'avenir, et je vous jure qu'on m'eût offert alors une somme importante pour le détruire à jamais, avec interdiction exclusive de reprendre la plume, que j'eusse refusé net, tant j'avais foi en moi et si belle était la couronne que devait me décerner la postérité. Le cœur palpitant, l'œil en feu, la sueur au front, j'allai donc moi aussi, chez Buloz, car c'est le soleil, quoi qu'on en dise, auprès duquel chacun accourt; je montai à l'entre-sol, pénétrai dans un jardin qui me rappela ceux de Sémiramis, et j'entraî avec moi émotion dans un bureau où l'on me pria d'attendre. De la pièce voisine, fermée alors, j'entendais deux voix : l'une était celle du maître, l'autre, dolente, celle d'Octave Feuillet. Ce grand homme passa auprès de moi quelques instants après, et je pénétrai dans le sanctuaire de l'ogre de la rue Saint-Benoît. Mon histoire étant celle de tous les hommes qui débutent, écoutez-la avec attention, le rideau est levé.

M. Buloz, dans un fauteuil, et sans prononcer une parole, mais ayant jeté sur moi un œil investigateur, me montre une chaise où je m'assieds le moins gauchement possible.

Moi, l'ex-auteur. — Monsieur, je vous apporte un roman, je suis le cousin de... le frère de...

M. Buloz. — Très-bien, ces renseignements me suffisent. Allez au bout de ce corridor et parlez à de Mars, dites lui que vous m'avez vu.

Je salue et je sors.

Moi, au bout du corridor (monologue) : Voilà une petite porte, je n'en vois pas d'autre, ce doit être celle-ci.

M. DE MARS, de l'intérieur. — Entrez!

Moi, après avoir repris une chaise que le secrétaire de la rédaction de la *Revue des Deux Mondes* m'a offerte : — Monsieur, je vous apporte un roman, je suis le cousin de... le frère de...

M. DE MARS. — Avez-vous vu M. Buloz?

Moi, avec un trois quarts de sourire : — C'est lui qui m'envoie vers vous.

M. DE MARS. — Très bien, monsieur; vous pouvez vous retirer... Revenez dans trois semaines, dans un mois, mais jamais du 25 au 30, ni du 10 au 15, la *Revue* m'occupe ces jours-là exclusivement.

Je sors par une porte donnant sur le jardin en terrasse, et je disparaîs du côté de l'escalier. Bientôt je me trouve dans la rue... Que le soleil est beau! que le bruit infernal qui sort de l'imprimerie Claye est agréable, quand on écrit dans la *Revue des Deux Mondes*!

Pendant un mois, je vécus dans l'espérance; j'avais confié à plusieurs amis que j'avais un roman à la grande *Revue*; je me voyais déjà corrigeant les épreuves et je voyais aussi les ciseaux de Buloz faisant des coupures... « Qu'il n'en fasse pas trop, disais-je, parce que j'y mettrai le holà. J'ai le droit de défendre mon œuvre, après tout, et il faudra bien que le grand censeur s'incline devant ma volonté. »

Je revins rue Saint-Benoît.

M. DE MARS me dit : — Il y a dans votre travail de la verve, de l'observation et de la jeunesse; mais il ne s'y trouve pas assez de descriptions pour nous. Prenez modèle sur George Sand. Cinquante, soixante pages de descriptions ne l'effraient pas; avec elle on est dans les herbes, dans les ruisseaux jusqu'au cou, parlez-moi de cela.

Sans le vouloir, j'avais donc fait du roman-feuilleton. Je quittai de Mars et je me dirigeai du côté de la *Patrie*, comptant sur Schiller qui ne descend pas du poète allemand, mais qui est un excellent homme.

Moi, après les salutations d'usage. — Je vous apporte un roman-feuilleton que je serais très heureux de voir paraître dans votre estimable journal.

M. SCHILLER, roulant ses gros yeux ronds. — C'est à M. Wuillermé qu'il faut vous adresser.

— A l'ancien rédacteur de Buloz?

— Oui, suivez-moi.

Nous parcourons des corridors étroits, nous montons, nous redescendons; après plusieurs sauts et soubresauts, nous arrivons

à qui on puisse confier un secret, envoyez-moi son adresse par voie télégraphique, je vous en prie.

— Vous allez donner ceci à une personne sûre, Richard, — dit-il, en remettant le message au domestique; elle attendra à la station la réponse qui pourra arriver dans une heure et demie.

Robert était épuisé de fatigue, car il avait été réveillé à deux heures du matin par l'incendie; il s'endormit profondément dans son fauteuil, devant le feu, et ne fut réveillé que par le domestique, qui apportait la réponse à sa dépêche. Elle était très brève :

« Cher Audley, je suis toujours charmé de vous être agréable. — Sir Wynn Mosgrave. M. D. 12, Saville-Bow. — C'est un homme sûr. »

— J'aurais besoin qu'on expédiât une autre dépêche, demain matin, Richard, — dit M. Audley, en pliant le télégramme. Il faudra que le domestique la porte avant le déjeuner.

Cette nouvelle dépêche, adressée à M. le docteur Mosgrave, le pria instamment de se rendre au château d'Audley, aussitôt que possible, pour un cas sérieux.

En buvant un grog, dont il avait grand besoin, Robert songea à la peur de celui dont la mémoire était vengée maintenant.

Clara Talboys, étant elle-même à Mont-Stanning, ne pouvait ignorer l'incendie; mais avait-elle connu le danger qu'il avait couru, comment il s'était distingué en sauvant un homme d'une mort certaine?

Dans cette triste maison, dont le noble propriétaire s'était exilé, Robert fut assez faible pour laisser son imagination errer encore sous l'allée des pins et pour revoir les yeux bruns qui ressemblaient tant à ceux de son ami perdu.

M. E. BRADDON

Traduction de Mme JUDITH,
de la Comédie-Française.

(Reproduction interdite.)

(La suite au prochain numéro).

enfin à un cabinet assez sombre où le grave Wuillermé tient les foudres du journal.

M. SCHILLER explique le cas et s'évapore.

M. WUILLERMÉ. — Dans quelles conditions est votre roman ?

Mor. — Partie en dialogue, partie en études psychologiques.

— Avez-vous beaucoup d'études psychologiques ?

— Un tiers, à peu près !

M. WUILLERMÉ, d'un grand sang-froid. — Nous supprimerons ce tiers-là.

Mor, avec naïveté. — Pardon, mais c'est précisément là ce qui fait la principale valeur de mon œuvre. L'étude de l'âme est, ce me semble, une chose précieuse à conserver.

M. WUILLERMÉ. — Pas à la Patrie, Monsieur. Nous ne sommes, nous autres, ni délicats, ni littéraires. Il nous faut des faits, toujours des faits. On n'entre ici que lorsqu'on pille, lorsqu'on vole, lorsqu'on tue. Ponson du Terrail est le plus grand scélérat que je connaisse ; aussi son succès est-il assuré d'avance, et, lorsque nous n'avons pas des œuvres équivalentes aux siennes, la vente baisse, baisse, c'est effrayant. J'ai essayé de relever le goût de nos lecteurs ; je leur ai servi une nouvelle charmante d'esprit, de style, et p'eine de cœur. Les marchands de journaux arrivaient effarés : « — Mais quel feuilleton nous donnez-vous là ! disaient-ils. C'est affreux, personne n'en veut, nous ne vendons plus. »

J'étais obligé d'annoncer dans les numéros suivants l'apparition prochaine d'un roman Ponson ; le calme revenait pour quelques jours, mais la vente baissait bientôt encore ; les marchands se plaignaient de nouveau, le beau-père Delamarre se mettait en colère ; j'avais à peine le temps de terminer la publication commencée, et nous avions perdu plusieurs abonnés. Si vous avez des descriptions, nous les supprimerons également, afin, de ne conserver...

Mor, interrompant. — Que la crinoline de mon œuvre.

M. WUILLERMÉ. — Le squelette, les os, si vous préférez, mais l'âme, mais le cœur, mais la chair nous sont inutiles.

Mor. — Alors, je remporte tout.

M. WUILLERMÉ, de l'air d'un homme qui vient d'échapper à un danger. — La Presse a un tout autre public que le nôtre ; voyez Arsène Houssaye, il prendra peut-être votre travail.

Je quittai la rue du Croissant, prêt à répéter les paroles d'Arnal : « Et l'on appelle ça une patrie. » J'allai trouver Léon Gozlan, qui avait lu mon manuscrit et m'avait adressé des éloges. Je lui expliquai ce qui se passait, il me promit de voir Houssaye, et, en effet, il lui parla de moi ; quelques jours plus tard, il me donna une lettre pour le directeur littéraire du journal la Presse. Muni de ces lignes précieuses, je me rendis aux Champs-Élysées, où l'auteur du Quarante-unième fauteuil a établi le bureau de l'Artiste.

Le poète aux blonds cheveux n'était pas encore arrivé. On me fit entrer dans son cabinet de travail et l'on me pria d'attendre.

Autour de moi s'entassaient pêle-mêle des volumes reliés, brochés, frais et non coupés ou maculés, jaunis ; mes pieds posaient sur un tapis d'Aubusson, riche en couleurs, mais plein de sable et de poussière et où gisait renversée une pantoufle veuve de sa compagne, égarée dans quelque coin sans doute ; sur une table en chêne et aux pieds tournés dormait un volume ouvert au milieu de feuilles de papier écrites. Étaient-ce des vers, des chapitres de roman, des critiques d'art, je l'ignore. Les pieds allongés près du foyer, encombré de bouts de cigarettes, je restais dans mon fauteuil, regardant ce cabinet curieux, où semblait passer comme un souffle de la bohème d'autrefois ; quelques tableaux pendaient le long des murs, un surtout attira mon attention : c'était un portrait de jeune fille aussi belle que peut la rêver un poète. Les yeux grands, fendus en olive, avaient une expression de chasteté et de langueur qui pénétrait. Ses cheveux noirs abondants tombaient sur des épaules magnifiques, emprisonnées à moitié dans le corsage de la robe de gaze blanche ; un bras à moitié nu, une main admirable tenant une marguerite, que l'autre main effeuillait, composaient un ensemble de perfections d'où l'œil ravi pouvait à peine se détacher. Ce portrait était celui de Marie Lafond, ex-artiste du Théâtre-Français, morte de la poitrine. J'étais encore tout ému à la pensée de cette pauvre jeune fille déjà malade à cette époque, et à laquelle tout Paris s'intéressait, quand Arsène Houssaye entra. Je lui expliquai le motif de ma visite en lui présentant le papier cacheté. Voici ce que l'auteur du Médecin du Pecq avait écrit :

« Mon cher ami,

« Je vous ai parlé, la dernière fois que j'ai eu le plaisir de dîner avec vous, d'un ouvrage fort intéressant écrit par M... Je vous présente l'auteur, qui vous présentera son livre ; accueillez le premier avec votre courtoisie de gentilhomme, et le second avec la bienveillance d'un confrère passé maître ; puis entre l'un et l'autre introduisez le directeur de l'Artiste et de la Presse, et je vous réponds qu'il sera favorable à mon recommandé, que son talent fera bientôt le vôtre auprès du public.

» A vous,

» LÉON GOZLAN. »

Arsène Houssaye, après avoir lu ces lignes, dont Léon Gozlan m'avait donné connaissance à moi-même, me dit sans détours :

— Monsieur, en prenant la Presse, je l'ai trouvée, d'après les anciens traités, pourvue de feuilletons pour dix-huit mois. Il m'est impossible de contracter de nouveaux engagements ; la mesure est générale, elle n'a donc rien qui puisse vous blesser.

La mort dans le cœur, je sortis...

— Et il y a encore des fous qui s'occupent d'écrire ! continua l'homme au portefeuille. Qu'il soit à jamais maudit le jour où moi-même je voulus m'atteler au char littéraire. J'ai mis dans mon travail mon sang, car il n'y a pas d'œuvre chez l'artiste convaincu qui ne se compose au détriment de sa propre vie. Les veilles, la surexcitation nerveuse, les émotions qu'il éprouve en créant, sont autant de coups de pioche portés à l'édifice vital. Je me suis privé d'air et de soleil, j'ai détraqué mon estomac en me laissant emporter par la fougue de mon travail et palissant sur mon papier qui se couvrait d'encre noire. J'ai dit adieu à toutes les jouissances pouvant déplacer le courant de mes idées ; dans mes rares promenades du soir, j'ai respiré à la hâte, et j'ai pressé le pas comme si le temps que je perdais eût été du temps volé à mon œuvre. Et tout cela pour arriver à quoi ? à ce que vous savez, et, de plus, après avoir transporté pendant six mois mon roman, au Nord, à l'Opinion nationale, à la Nation, à la Gazette de France, mon Dieu ! à venir un matin à la Revue contemporaine entendre M. de Calonne me dire sérieusement :

— Je vous demande trois mois pour vous lire, six mois pour me décider, et ensuite, si vous paraissez, ce sera par tour de faveur.

Furieux, j'ai plié bagage. J'ai jeté mon manuscrit au feu, et je

me suis mis dans la banque. Faites-en autant ! Mais, fou, n'allez pas vous briser le cœur à la porte de tous ces grands potentats qui dirigent la presse. Je vous connais depuis dix ans, je vous ai déjà donné des conseils, suivez celui-là, il est bon, et gardez votre manuscrit un an, deux ans ; il vous tombera un jour du ciel un éditeur aimable et facile qui perdra une forte somme en vous imprimant, vous, inconnu. C'est le baptême de tous ceux qui débutent.

Sur ce, l'homme au portefeuille me serra la main et disparut.

Au lieu d'aller chez Buloz, je courus chez un vieil oncle et je lui adressai ces paroles touchantes :

— Mon oncle, prêtez-moi deux mille francs ?

— Pourquoi faire, bon saint Eloi ?

— J'ai là, sur ce papier, un chef-d'œuvre appelé à remuer le monde.

— On sait ce que c'est que vos chefs-d'œuvre ; va toujours, tu m'intéresses.

— Trois cents pages, neuf feuilles à 147 francs chacune, y compris l'impression, le papier glacé et satiné, le comptage, le séchage et l'assemblage ; plus, 52 fr. de couverture, 150 fr. de brochure, les corrections et les surcharges que nous ne pouvons évaluer ; 230 fr. d'annonces dans les faits Paris de six grands journaux. Les clichés...

— Ah çà ! te moques-tu de moi ? Que le diable m'emporte si je comprends un mot à ce que tu dis.

— Eh bien, je serai plus clair. J'ai composé un volume. Je veux le faire paraître à mes frais pour éviter à un éditeur de perdre de l'argent. C'est une bonne action dont vous ne pouvez me blâmer ; je risque une chose si je ne réussis pas : perdre mon travail.

— Et moi, je perdrai mon argent !

— Pour faire une bonne action.

— Oh ! quant à cela, ce serait une très bonne action, car, entre nous, je ne te crois point...

— N'achevez pas, mon oncle, je vois avec plaisir que vous avez su apprécier mon caractère et que vous croyez à un succès.

— Moi ?

— Oui, à un succès, et vous voyez d'ici vos deux mille francs rentrer dans votre caisse.

— Mais je l'assure, au contraire...

— Que le neveu d'un oncle comme vous est heureux ! Noble cœur est le vôtre ! Mon oncle, je vous proclame ici le roi des oncles, ou plutôt l'empereur des oncles.

— Tu as une manière de t'exprimer qui me trouble. Mais, si je te prêtai par hasard les deux mille francs en question, il est bien entendu, n'est-ce pas, que tu me les rendrais d'ici à un an ?

— Je vous le promets, oncle généreux, ou vous me mettez au Mont-de-Piété.

— Belle marchandise, mon Dieu !

En sortant de chez mon oncle, je me fis conduire chez un imprimeur. Aujourd'hui, mon volume est fait ; se vendra-t-il ?

Pauvre oncle, si vous perdez votre argent, soyez persuadé que vous trouverez en moi des trésors d'affection !

JULES DE CARNÉ.

L'Isle-Adam, 15 octobre 1863.

Ce qu'il y a dans mon encrier.

NOUVELLES JEUNES ET ENTRE DEUX AGES.

Ce pauvre Privat d'Anglemont, dont le souvenir littéraire s'est trop vite effacé, avait une misé très indépendante. Ses habits usés ne lui causaient aucun ennui, Son feutre râpé ne lui était rien de sa mine cavalière. C'était un doux et charmant philosophe.

Un soir, à la brasserie, nous vîmes avec étonnement qu'il portait un crêpe.

Avec tous les ménagements du monde nous lui demandâmes :

— Quel deuil portes-tu là ? une sœur, une cousine, une mère ?

— Non ! dit-il, c'est pour couvrir l'usure du feutre.... Je porte le deuil de mon chapeau.

On fabrique de toutes parts des petits journaux à vil prix.

On ne fait pas pour un sou de tabac.

On fait pour un sou d'esprit.

Il n'y a pas toujours bon poids.

Quelques-uns de ces organes de l'opinion publique se vendent chez les épiciers.

— Voilà, a dit Siraudin, des journaux qui vont droit à leur but.

Il y a une scie qui court les foyers de théâtre,

Et qui est renouvelée des Grecs.

Mais je voudrais avoir autant de louis qu'il y a de gens qui ne la connaissent pas.

C'est l'âge des comédiens raconté par eux-mêmes.

— Moi, dit Machanette, je suis de l'an IX.

— Moi, dit Castellano, je suis de l'an V.

— Moi, dit Laferrière, je suis de l'an IV.

— Moi, dit Samson, je suis de l'an II.

— Moi, reprend M. de Chilly, je suis de l'an.... ligu.

En a-t-on fait sur ce bon et vieux Calino, le La Palisse de notre temps.

Barrière et feu Fauchery l'ont élevé à la dignité de héros de vaudeville.

Les frères de Goncourt lui ont consacré un très amusant chapitre dans un de leurs livres.

La matière n'est pas épuisée,

On me raconte des jocrissades nouvelles.

Avis aux collectionneurs.

Calino, étant au spectacle, gardait avec soin la stalle à côté de lui.

La salle était comble,

On ne savait où se mettre.

— Cette place est donc retenue, demanda un spectateur qui manquait de siège.

— Oui, je la garde, dit Calino, pour un camarade.... qui ne peut pas venir.

Calino, dans les derniers temps de sa vie, s'occupait de politique.

Il lisait les premiers Paris,

Et commentait les débats de la Chambre.

— Que pensez-vous de M. Guizot ? lui demanda un de ses amis.

— C'est un grand homme, dit Calino, mais il change trop souvent d'idée fixe.

Gueymard habite avec sa femme une charmante petite propriété à Neuilly.

C'est la vie calme par excellence, c'est la renonciation la plus complète des choses de ce monde.

Les bruits de la ville n'ont pas entrée.

Il y a deux mois, lors du renouvellement de la Chambre, un bonhomme se présente,

Et insiste pour être introduit ; Gueymard arrive en robe de chambre.

— Que voulez-vous, demanda-t-il, à l'étranger.

— Je viens vous demander votre voix.

— Ma voix, dit Gueymard ; mais c'est donc la bourse ou la vie ?... Avec quoi chanterai-je ce soir si je vous la donne ?.. Non, monsieur, je la garde ; serviteur de toute mon âme.

Et il rentra pour faire des vocalises.

Le visiteur s'en fut tout ébahi. C'était un partisan de M. Jules Simon, qui cherchait à rallier le plus de votes possibles à la candidature de son ami, candidat à la députation.

On jouait une pièce à femmes aux Délassements.

Une de ces pièces où les bras, les jambes, les épaules de ces dames font partie principale de l'ouvrage.

Le rideau ne se levait pas, et le public s'impatientait.

— Ils sont ridicules, ces payants, dit M. Sari, il faut bien laisser à ces dames le temps de se... déshabiller !

On parlait à Mademoiselle Ozy de la façon dont les hommes se conservent.

— Oui, répondit celui-ci, j'ai fait des remarques à cet égard. A quarante ans, les favoris sont poivre et sel.

A cinquante ans, les favoris sont sel pur.

Mais à soixante ans... les favoris sont... toujours noirs.

Un prodige de la chimie.

Il existe à Paris une belle veuve de quarante ans, qui a eu trois époux.

Elle a encore toute la saveur d'un florissant automne,

Et on lui proposait hier une nouvelle union.

— Pourquoi voulez-vous que je prenne un mari, dit-elle, avec un sourire mélancolique... je n'ai pas pu en élever un seul !

On s'occupe beaucoup, en ces temps de galanterie, de la toilette des dames.

Celles qui sont en évidence, par le théâtre ou les succès chorégraphiques, ont le plus d'attentifs, comme on disait sous le Directoire.

Et les heureux qui ont eu la bonne fortune de serrer la main aux divinités de cet Olympe païen se sont livrés à une amusante statistique.

Ils savent combien chaque femme célèbre met de temps à sa toilette,

Par des indiscretions de femmes de chambre.

J'ai copié à la hâte ces notes de la coquetterie moderne.

Ainsi :

Mlle Boisgontier met	une demi-heure.
Mlle Paurelle	une heure.
Mlle Tautin	une heure et demie.
Mlle Schneider	deux heures.
Mlle Pierson	deux heures un quart.
Mlle Judith Ferreyra	deux heures et demie.
Mlle Madeleine Brohan	trois heures.
Mlle Duverger	trois heures et demie.

Il y a une de ces dames qui ne met que dix minutes.. Mais on m'a dicté la liste si vite... que j'ai oublié son nom !

Qu'est la coquetterie de ces dames à côté de celle de leurs arrière-grand-mères ?

Les dames romaines mettaient bien plus de temps à l'entretien de leur beauté.

Leurs opérations mystérieuses étaient bien plus compliquées, — leurs répétitions générales de séduction étaient bien autrement longues...

Voulez-vous, lecteur curieux, entrer dans le boudoir de Mme Junia, une belle d'autrefois...

Regardez ! restez silencieux, et vous verrez comment on paraît la grâce féminine sous les Romains.

Il est midi ; — la dame sort, moite et voilée, d'un lit couvert de linges fins et de peaux de tigre parfumées.

Elle passe dans la salle de bains où coule l'eau froide, l'eau tiède et l'eau aromatique ;

Deux esclaves grecques la soutiennent, la massent, la battent avec des branches de myrthe pour faire circuler son beau sang, rendu lourd par le sommeil.

On la frotte avec une pierre ponce douce, dont le secret est perdu aujourd'hui, et qui enlève tout poil follet de ses beaux bras.

Puis les cosmètes la saisissent à leur tour, les cosmètes dont le nom tiré du *kosmos* grec signifie ornement.

Elles travaillent la peau avec les essences et les oléagineux, Et appliquent à leur maîtresse un masque inventé par l'impératrice Poppée, qu'elle ne retire que pour les visites et la promenade.

Quand la dame s'habille, une esclave ôte ce masque et lave le visage avec du lait d'ânesse.

Une autre esclave donne du brillant à la peau en la frottant, c'est Pline qui le dit, avec des cendres de limaçon,

Ou de grosses fourmis brûlées et écrasées dans du sel...

Ou du miel dans lequel on a fait mourir les abeilles...

Ou de la graisse de poularde dans laquelle on a écrasé des oignons crus ! ! !

Puis on applique le gras de cygne qui avait la propriété d'effacer les rides...

Les tâches de rousseur disparaissent sous la friction d'un morceau de drap de laine... imbibé d'huile de rose.

On enlève les lentilles avec la râclure de peau de mouton, mêlée d'encens et de miel de Crète.

Enfin, une esclave spéciale, armée d'une pince d'or, épile le visage de la déité.

Puis on nettoiera ses dents avec du marbre pilé.

On passera entre ses gencives le cure-dent en pointes de porc-épic.

Et on guérira la gerçure des lèvres avec des cendres de souris brûlée mêlées à la racine de fenouil.

Puis on teindra les cils, les sourcils et les cheveux.

On étendra une pommade rose sur les lèvres.

On enduira les ongles de sang de colombe.

On trempera les pieds dans l'eau de violettes écrasées.

La poitrine et le cou recevront un parfum particulier.

Et quand tous ces préparatifs seront terminés, on procédera à la mise des vêtements de pourpre et de mousseline d'or.

J'ai la plus grande foi dans le goût délicat et la recherche de nos beautés contemporaines.

Mais je crois que les filles du temps d'Agrippine et de Poppée leur eussent rendu plusieurs pots de poudre de riz ou de cold-cream, si elles avaient voulu lutter en matière de coquetterie.

Les grands journaux nous apprennent quel est l'homme le plus vieux de l'univers.

C'est un citoyen de l'Amérique, originaire de la colonie de Virginie.

Il est né en 1750 et a 113 ans accomplis.

Il est né sous la domination anglaise et a contribué à l'indépendance de son pays.

Il marche, boit, mange et dort bien, sans se douter qu'il a droit au respect de tous les hommes, aux hommages de toutes les populations.

Il peut appeler M. Flourens jeune homme, M. Patin petit savant, et M. Ingres rapin, sans que ces honorables aient le droit de se fâcher.

Je voudrais que ce vénérable insulaire pût voyager, parcourir le monde, se montrer à toutes les nations.

L'âge a sa majesté ;

Et chaque pays serait heureux de payer son tribut de sympathie à ce doyen de l'univers,

A ce contemporain unique de la Pompadour,

A celui qui, sur cette terre, est le père de tous...

Puisque le vieillard des vieillards ne veut pas quitter le pays où il a vu 113 fois fleurir les roses.

Puisque les enfants des enfants des enfants de ses enfants ne veulent pas le priver de leurs soins,

Saluons de loin cette existence surprenante ;

Célébrons cet homme demeuré debout, oublié par la mort, au milieu des tombes de ses contemporains.

Un hurrah pour cet Américain plus majestueux que M. Lincoln...

Il est président d'âge de l'univers.

Théodore de Banville vient d'avoir un beau succès à l'Odéon. *Diane au bois* a été aux nues.

Toutefois, la partie du public qui aime la vraisemblance bourgeoise a paru un peu déçue.

L'alexandrin l'étonne,

La mythologie le dérange,

Le grand langage le déroute quelque peu.

Ce mépris de la poésie rappelle ce bon habitant de la rue Saint-Denis qui assistait à la première représentation de l'*Orestie*, à la Porte-Saint-Martin.

— Vous aimez Alexandre Dumas, lui disait-on avant le lever du rideau.

— Oh ! monsieur ! c'est mon idole ! je le lis ; ma femme le lit, les petits le lisent : les *Mousquetaires*, la *Tour de Nesle*, le *Chevalier de Maison-Rouge*, les *Quarante-Cinq*, c'est une adoration...

On leva le rideau.

Notre homme applaudit en effréné la première scène ;

Puis il sembla se calmer à la fin du premier acte ;

Puis il devint morose au second,

Et complètement indigné au troisième.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-on.

— Ah ! monsieur ! quel mauvais plaisant que ce père Dumas... il m'y a déjà pris une fois à *Caligula*... ce n'est qu'au second acte que je m'en suis aperçu... ce sont des verses !...

Au moment où j'écris ces lignes, on cherche des nouvelles du ballon *Géant*, parti dimanche du Champ-de-Mars.

A huit heures un quart, on a causé avec les voyageurs à 10 kilomètres de Compiègne.

Ils flânaient à cent mètres d'élévation et parlaient distinctement à la population.

Ils ont crié : La brise est bonne, et tout va bien !

Depuis, on les a retrouvés en Belgique, savez-vous ?

Aujourd'hui mardi, midi, il n'y a pas d'autres nouvelles.

Ce qui inquiète les amis des touristes, c'est qu'ils n'ont que peu de comestibles, — et on ne vit pas de l'air du temps.

Le gigot et le homard de prévoyance ne figuraient plus à l'extérieur de la nacelle.

Et le ballon peut aller dans la direction de la mer, où il est difficile de se ravitailler.

Toutefois on doit se rassurer.

Les voyageurs ont une corde de 170 mètres de longueur, qu'ils peuvent jeter à terre avec un panier au bout.

A Strasbourg, ils pêcheraient des pâtés de gibier ;

A Marseille, ils hisseraient des bouillabaisse ;

A Londres, ils harponneraient des roastbeefs immenses.

La gastronomie de tous les pays est à leur disposition.

Chose singulière, Godard montait le petit ballon des fêtes publiques.

Personne ne s'en est occupé.

Le *Géant* absorbe toute l'attention publique.

Et pourtant Godard est descendu pacifiquement à Saint-Quentin.

L'égalité parfaite est une chimère, même dans l'espace...

Il y a des ballons privilégiés.

LEO LESPÈS.

CORRESPONDANCE

Nous aurions pu refuser d'insérer, dans sa forme tout au moins, la lettre suivante que nous adresse M. Crétineau-Joly. Nous ne ferons pas ce dommage à un homme qui ne badine pas avec ses intérêts. Cette lettre, — pesante comme tout ce qui sort de la plume d'un écrivain dont les violences éclatent dans la solitude et le vide, — n'atteste qu'une chose, des préoccupations commerciales.

Et, en effet, M. Crétineau-Joly ne dit point :

Comment il a écrit un pamphlet habilement gardé contre les représailles de la justice ;

Comment et par qui les sources d'information lui ont été ouvertes pour commettre un acte de vengeance sur une tombe ;

Il se garde bien surtout de souffler mot des réclamations par exploit dont il a accablé certaines feuilles de province (notamment la *France centrale*) coupable à ses yeux d'avoir apporté des réserves et des pudeurs à parler de son ouvrage.

M. Crétineau-Joly éprouve seulement le besoin de faire une réclame gratuite à son livre, d'en donner le véritable titre (négligé par nous, et, ce qui est grave, avec préméditation), et surtout d'indiquer le nom du libraire où il se vend, c'est-à-dire où il pourrait se vendre.

Eh bien ! nous lui donnons satisfaction entière sur les points seuls qui le touchent, et, disons-le, qui pouvaient le toucher, les feuilles royalistes (la *Gazette de France* exceptée) ayant cru devoir garder sur cette triste publication un silence qui les honore. Il est donc bien entendu que son livre a été édité par MM. Lagny

frères ; mais on le trouve également chez *Dentu*, beaucoup plus connu que ces honorables éditeurs. L'auteur ne dira point qu'on lui marchandait l'annonce !

Quant à l'accusation qu'on porte contre moi d'avoir mis un livre en pièces sans l'avoir lu ni même entrevu, la justification devient difficile auprès de l'auteur. Le premier volume de son livre est là, sur ma table, marqué aux plus beaux passages ; mais le moyen que M. Crétineau-Joly s'en assure ? Il faudrait pour cela qu'il eût l'honneur d'être reçu chez moi.

Toutefois, je lui propose un troc aux bureaux du *Figaro* : je lui montrerai son livre, et il me montrera, à son tour, les fameuses lettres du duc Decazes !

B. Jouvain.

Mais, puisqu'il y tient, voici son annonce de librairie :

A Monsieur le gérant du *Figaro*.

Monsieur,

Il n'entre pas dans mes habitudes de répondre aux attaques dont mes ouvrages peuvent être l'objet. Je laisse au public de prononcer en dernier ressort, et jusqu'à présent ses arrêts ne m'ont pas été trop défavorables. J'aurais donc souri à ces vieilles anecdotes que le *Figaro* du 18 octobre essaie de rapetasser d'une façon si magistrale, et qui, dans les dates, dans les détails, comme dans l'ensemble, prennent toutes, sous votre plume, un air de fausseté ou de calomnie. Je ne me serais pas occupé davantage de certaines invraisemblances qui sautent aux yeux du lecteur le moins attentif. Je n'aurais même pas protesté contre le jugement *ab irato* qui vous fait dire de l'*Histoire de Louis-Philippe d'Orléans et de l'Orléanisme* : « C'est le plus violent, le plus écœurant, le plus absurde et le plus inutile des pamphlets. »

Les colères qui ont la prétention d'être vertueuses ne réussissent guère au *Figaro*. J'aurais donc gardé le silence devant de pareilles aménités ; mais puisqu'il vous a plu de certifier que, « né journaliste, je mourrais journaliste, » permettez-moi, en cette qualité, de couper l'une de vos meilleures ficelles. Vous n'avez pas lu une seule ligne de cet ouvrage que vous appelez avec tant d'éloquence « le plus écœurant des pamphlets. » Sa couverture n'a même point frappé vos regards. S'il n'en était pas ainsi, comment expliquer la confusion établie dans le *Figaro* entre M. Dentu, chez qui M. Crétineau-Joly, affirmez-vous, publie aujourd'hui l'*Histoire de la Maison d'Orléans*, et MM. Lagny frères, véritables éditeurs de l'ouvrage intitulé : *Histoire de Louis-Philippe d'Orléans et de l'Orléanisme* ? Comment votre journal a-t-il pu citer à deux reprises un titre qui n'existe pas, et s'obstiner à ne pas voir le mien, qui est très réel ?

Une distraction, involontaire sans aucun doute, sera offerte comme excuse à vos abonnés ; mais ces deux erreurs que je signale ne donnent-elles pas la mesure de votre critique ? Vous avez eu besoin de vous indigner à froid, et vous ne vous êtes pas accordé le temps de lire. Je vous dois néanmoins des remerciements pour ces indignations mal justifiées. Je trouve assez convenable que vous preniez fait et cause en faveur des d'Orléans ; il me paraît très naturel que le *Figaro* les gratifie de l'épithète d'*illustre* famille ; mais vous semblez m'accuser d'être vindicatif ; eh bien ! monsieur, je le confesse en toute humilité, l'idée ne me serait jamais venue de pousser la vengeance jusqu'à ce point.

Je ne veux pas vous demander, au nom de la loi, l'insertion textuelle de ma lettre dans votre plus prochain numéro. Il me suffira, je l'espère du moins, de réclamer cette insertion au nom de la justice, et je vous prie d'agréer l'assurance de tous mes sentiments.

J. CRÉTINEAU-JOLY.

19 octobre 1863.

ÉCHOS DE PARIS

L'événement de la semaine c'a été — quoi qu'on dise, — l'ouverture des Italiens.

Public enpressé, curieux de voir, — *cupidus videndi*.

Salle brillante, resplendissante, tout à neuf meublée, vernissée, dorée, replâtrée, restaurée, décorée.

M. Bagier a largement fait les honneurs du logis.

Sept cent cinquante entrées de faveur ont été généreusement octroyées à divers, tant du ministère que de la presse.

Autant de spectateurs sur lesquels on peut compter.

Notons en passant que Duprez, qui jouissait de ses entrées à ce théâtre depuis vingt années n'aurait pas même obtenu une réponse à sa demande.

Nulle part les entrées de faveur ne sont plus courues, et cela s'explique.

Pour beaucoup, aller aux Italiens, c'est aller dans le monde.

Ils doivent avoir une singulière idée du monde, ceux-là.

Paradoxe-Vérité.

Il est universellement admis, n'est-ce pas ? dans le public du *Maraîs* et de la province, que l'on ne rencontre de luxe qu'aux Italiens, d'élégance et de bon ton qu'aux Italiens.

Parmi les on dit, dénués de tout fondement, il n'en est pas de plus complètement erronés.

Prenez le contraire et vous aurez le vrai.

A quelques exceptions près, — fort rares, — je n'ai jamais vu aux Italiens une toilette réunissant toutes les conditions de luxe, d'élégance et de bon ton qu'aux Italiens.

gance et de bon goût, et dont Mme de Renneville eût lieu d'être entièrement satisfaite.

Mais, en revanche, que de turbans rococos ! que de falbalas impossibles ! que de modes grotesques et naïves de vétusté !

Je souhaite vivement que la bonne étoile de M. Bagier ramène les beaux jours de la légende.

Un journal, racontant l'arrivée à Paris de S. M. Hellénique Georges I^{er}, termine par la réflexion suivante, que je copie textuellement :

« S. M. le roi des Grecs peut, par intervalles, se croire déjà dans son nouveau royaume. »
Que veut-il dire ?

Au foyer du Vaudeville, à la première du *Quinola*, de Balzac, on se consultait volontiers du regard avant d'émettre un avis.

Chacun — craignant d'offenser Balzac par un arrêt irrespectueux, prenait le *la* au diapason de l'opinion générale...

Un mort bien commode pourtant que Balzac ! et supportant la discussion comme pas un !... Supprimez *Quinola*, supprimez *Vautrin* même de cette œuvre immense, — elle restera gigantesque toujours !...
Ainsi ne vous gênez pas !...

Tous les morts ne sont pas d'aussi bonne composition. Tant s'en faut !

Il y a trois classes de morts :

- 1^o Les morts qu'on doit empoigner — insulter au besoin ;
- 2^o Les morts qui se laissent discuter ;
- 3^o Les morts auxquels il est interdit de toucher même du bout de l'ongle.

Trois classes qui me représentent volontiers pour les littérateurs défunts : *l'Enfer*, — *le Purgatoire*, — *le Paradis*.

Nombreuse est la première classe !... tous les jours se renforçant de noms nouveaux.

J'éclaire par un exemple :

Tout journaliste qui se respecte doit empoigner Casimir Delavigne.

C'est un fait connu...

Il doit empoigner l'abbé Delille, Etienne de Jouy, Alexandre Duval, Pixérécourt, d'Arincourt, etc., etc. On perdrait son temps à les énumérer, ces pauvres victimes vouées à l'éternelle damnation !

Chateaubriand, qui de la troisième classe a passé dans la seconde, ne tardera pas à les rejoindre. Scribe y est en plein !...

Béranger a successivement passé par les trois classes. Les premiers jours qui suivirent sa mise en terre, il était interdit de toucher au *chansonnier de l'Empire*...

Ces jours-là, on eût écharpé le folliculaire assez hardi pour prétendre que Béranger n'était pas précisément le rival heureux d'Horace.

Bientôt cet audacieux se rencontra.

Il put trouver un imprimeur... il trouva des lecteurs, des lecteurs bienveillants, qui plus est !... avec lui en complète harmonie d'idées...

Béranger emménagea dans la seconde classe...

Alors, enhardi par l'exemple, d'autres critiques vinrent, acerbes, haineux, et la mode se fit de l'empoigner quand même.

Il est aujourd'hui dans la première.

Cette première classe de morts contient, par exception, quelques vivants...

MM. de Pongerville, Viennet, Ponsard, etc.

La deuxième classe n'est qu'une classe de transition. Jamais, à perpétuité, on n'y séjourne.

C'est là que se fait le travail de discussion lente qui aboutit pour le défunt au Panthéon ou à la fosse commune.

La troisième classe, celle des indiscutables, est la moins nombreuse.

Mürger et Musset en sont les deux types les plus franchement accusés.

Vous figurez-vous un écrivain discutant Mürger — même avec les plus grands égards ?...

Quelle avalanche d'insultes ! quels cris de paons en fureur ! quels saints transports de récriminations indignées !

Et Alfred de Musset ?...

Touchez un peu voire à Alfred de Musset !... Essayez d'insinuer que *Namouna* pourrait bien ne pas être le dernier mot de la poésie française !

Ah ! ah !

Je ne vois guère parmi les défunts que ces deux écrivains jouissant de ce privilège doux et étrange.

A quoi le doivent-ils ?...

Le grand secret, je crois, pour atteindre à ce résultat exceptionnel, c'est de mourir à temps.

Si Théophile Gautier mourait aujourd'hui, nul doute qu'il ne partageât avec Mürger et Musset cette auréole d'indiscutabilité absolue...

Pour peu qu'il y tienne !... je réponds que le moment est propice.

La visite des ambassadeurs annamites me remet en mémoire celle d'un certain ambassadeur du Népal qui daigna honorer nos murs de sa présence il y a quelques années.

S. Exc. avait coutume de porter au bras gauche un bracelet énorme et d'une grande richesse. On l'évaluait à quelques millions.

Au centre du bracelet se dessinait une silhouette. C'était le portrait d'un oncle que l'Excellence avait tué.

Héritier pieux, neveu reconnaissant, il pouvait de la sorte, à toute heure, contempler ces traits chéris.

Quand on lui demandait :

— Quel est le noble vieillard dont vous portez l'image ?...

— C'est mon pauvre oncle !... répondait-il avec une émotion mal contenue, des sanglots mal étouffés, des larmes plein la voix, puis, se remettant un peu, il indiquait du doigt la gorge du pauvre oncle, et ajoutait :

— Voilà l'endroit où je l'ai frappé !

On lisait hier, charbonné sur différents murs :

Nadar-Mangin-Champroux
Les trois font la paire.

Comme on attribuait cette... *polissonnerie* à certaine personne que nous ne pouvons pas nommer — mais que nous voulons bien désigner — quelqu'un répondit :

— Ce n'est pas lui, il eût fallu payer un complice.

Une jeune personne terrible disait à sa mère :

— Est-il vrai, maman, que les Annamites ne peuvent toucher à aucune chair déjà touchée par les chrétiens ?

Je l'ai entendu !...

Lespès, — le coiffeur de la maison Frascati, — comment parfois des mots. Celui-ci n'est pas mauvais.

Un de ses clients se plaignait du mal d'amour.

— Ce n'est rien que cela ! répondit Lespès, l'amour, et la barbe s'en vont quand on les fait.

Tout ce qui concerne Balzac est d'actualité à cette heure.

Voici un petit billet inédit, adressé par l'illustre romancier à son éditeur, le lendemain de la déroute de *Quinola* :

« Mon cher ami,

« Je mets en ce moment la main au dernier chapitre du roman que vous allez éditer. Comme mon dernier ouvrage n'a pas reçu l'accueil qu'il méritait, faites-moi le plaisir d'imprimer celui-là sur papier à sucre. Il ne faut pas jeter de perles au nez des pour-
ceaux, dit l'Homme-Dieu. Le papier à sucre suffit pour le public d'à présent.

Tout à vous,

HONORÉ DE BALZAC.

Mais aussi, quel beau papier nous donnerait Balzac aujourd'hui !

L'autre soir, à une table voisine de la mienne, au café, j'ai entendu le dialogue suivant :

— Garçon ! une absinthe !... sérieuse...

— Voilà ! voilà !... (Le garçon verse).

— Eh bien ! vous appelez ça une absinthe sérieuse !... versez ! versez toujours !... jusqu'ici !...

— Oh ! je veux bien en donner davantage, moi !... seulement j'ai peur que ça fasse mal à monsieur !

Nous allons commettre une indiscrétion, mais nos lecteurs avant tout. Voici le texte d'une lettre écrite aux *Débats* par Mme la princesse de La Tour-d'Auvergne, et qui, réflexion faite, n'a pas été envoyée. Comment nous nous la sommes procurée, c'est notre secret. Qu'il nous suffise de garantir l'authenticité de cette lettre, tournée avec une grâce toute princière.

« Monsieur,

« Votre journal raconte, à propos de l'ascension de dimanche, que « Mme la princesse de La Tour-d'Auvergne, allant au bois, fit arrêter son cocher pour savoir la cause du mouvement de la foule. A la nouvelle de l'ascension, la princesse donna aussitôt l'ordre de tourner sur le Champ-de-Mars. Voir le ballon, désirer y monter, y monter malgré la résistance de M. Nadar, tout cela fut l'affaire d'un instant. »

« Vous me feriez prendre, Monsieur, pour une folle ou pour une en-

fant. A mon âge, il n'y a plus d'enfants. La simple vérité est que je suis partie de chez moi pour aller directement au Champ-de-Mars. J'avais lu que M. Nadar avait fait faire un ballon pour réunir l'argent nécessaire à la construction d'une machine se dirigeant dans l'air. Je ne suis pas savante, mais cela me semble possible, et j'avais cru devoir apporter à M. Nadar mon obole comme tant d'autres.

« Quand je me suis approchée, la confiance et l'admiration m'ont gagnée, et j'ai voulu monter, afin, surtout, que mon obole fût plus forte ; et c'est cette intention qui m'a fait insister devant la résistance que je trouvais.

« Il n'y a là qu'une chose qui me semble fort simple, et je crois que tant d'autres auraient fait de même à ma place que j'ai regretté de voir ce fait, insignifiant en lui-même, présenté par votre journal sous l'aspect d'une grande excentricité.

« Je vous présente, Monsieur, mes civilités.

» Princesse de LA TOUR D'AUVERGNE. »

Nouvelles des Théâtres.

Cette semaine, tous les théâtres auront fait *peau neuve*, à l'exception de la *Gaité* qui continue à faire *peau d'âne*... Et partout de grands succès se préparent...

L'Odéon a donné une *perle*, l'autre soir... *Diane au bois* ! N'allez pas croire que j'encense Banville parce qu'il est notre collaborateur au *Figaro*.

Ce n'est pas la mode chez nous — ce serait plutôt la mode contraire !...

Mais je viens de relire *Diane au bois*, et je suis encore sous le charme de ces beaux vers ailés et gazouillants comme l'oiseau, harmonieux comme la forêt sombre, pleins de douces clartés, de frissons, de tendres murmures et de passion brûlante !

Après cela je ne m'inquiète pas de savoir si *Diane au bois* est un succès.

Aux Délassements-Comiques, on m'en signale une assez bonne. Dans *l'As d'atout*, la pièce à succès du moment, une jeune Espagnole, Lolla Maléa, danse un pas de son pays, — *la Madrilena*.

Les coulisses des Délassements-Comiques ont certes vu beaucoup de choses : jupes courtes, corsages plus courts encore.

Mais ce qu'elles n'avaient point vu, — on peut en répondre, — c'est le *signe de croix sincère* dont la jeune Lolla Maléa, la danseuse, fait chaque soir précéder son entrée, en *Cachucha*.

Ces Espagnoles !...

M. Chose dirige une gazette de maquignonnerie artistique. Lors de l'apparition de sa feuille, il va trouver un de nos écrivains les plus en renom et lui demande une chronique régulière, ajoutant que pour l'instant il ne pourrait le payer, mais que plus tard, etc., etc.

L'écrivain veut bien accepter ces conditions.

Deux mois se passent.

Un jour, le chroniqueur complaisant vient à l'imprimerie corriger ses épreuves.

— Le voilà, lui dit M. Chose, mais vous ne passerez pas cette fois.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'ai, cette fois, un article de... et celui-là... je le paie !

J'ai lu sur l'album d'une femme galante :

— Tout chemin mène à l'homme...

GABRIEL GUILLEMOT.

Où est le Géant ?

19 octobre 1863.

Le *Géant*, ballon de Nadar, est passé à minuit (une heure belge) au-dessus de la gare d'Erquelines, assez près de terre pour pouvoir se faire entendre avec la voix.

Les voyageurs ont demandé dans quel département ils se trouvaient.

L'aiguilleur Pourbaix, de service à la gare, leur a répondu : « A Erquelines, Belgique. »

Un des douaniers de garde s'est tout de suite écrié en les apercevant : « Que les voyageurs descendent pour la visite de la douane. »

Mais cet ordre est resté sans effet : Nadar et ses compagnons ont bravement continué leur route aérienne.

Le vent poussait le ballon vers le nord nord-est, dans la direction de Hasselt.

COURSES DE VINCENNES.

Saison d'automne.

Les Courses de Vincennes, pour la saison d'automne, sont fixées aux dimanches 25 octobre et 1^{er} novembre.

Le premier jour, dimanche 25 octobre, à deux heures :

Prix de la Pyramide	4,000 fr.
Prix du Chêne Saint-Louis (Handicap)	10,000
Steeple chase militaire	4,000

Le Rédacteur en Chef : B. JOUVIN.

On lit dans le *Monde illustré* :

La dernière Exposition universelle de Londres, entre autres résultats, a dissipé bien des erreurs relatives à la fabrication française.

Il était de mode, jusqu'à cette époque de proclamer la supériorité des produits anglais dits *articles de blancs*, et la *prize medal* de cette catégorie a été remportée par des produits français.

Ceci acquis, il ne restait qu'une chose à faire : établir un vaste entrepôt de tous ces produits, de manière à offrir dans un seul magasin tous les articles de ce genre.

La maison Meunier et Co vient de réaliser cette idée, et a créé du premier coup un établissement spécial, unique dans son genre, et sans rival en Europe.

Les directeurs de ces vastes magasins ont eu l'heureuse pensée de réunir en association les premiers fabricants de toile, linge de table, dentelles, rideaux, trousseaux, layettes, confections, etc., et de mettre ainsi le consommateur en rapport direct avec le producteur.

Cette idée, réalisée sur une grande échelle, a donné naissance à une des curiosités commerciales les plus remarquables de Paris. Nous avons visité la maison de M. Meunier et Co, 6, boulevard des Capucines, et nous déclarons que jamais auparavant nous n'aurions pu nous faire une idée d'un établissement semblable.

Les dames, surtout, qui s'occupent des objets de toilette et de tout ce qui concerne l'ameublement intérieur de la maison, trouveront dans ces magasins si coquets une lingerie fine, remarquable par son bon goût et sa fraîcheur, et un magnifique assortiment de dentelles d'une beauté de dessin incomparable; en un mot, un choix considérable de tout ce qu'il faut pour la composition d'un trousseau ou d'une layette.

La maison Meunier étant donc, comme choix, qualité et quantité d'articles, la plus importante de l'Europe, doit être forcément moins chère que les autres, par suite, comme nous l'avons dit, de suppression de tout intermédiaire.

Parmi les principales publications de la maison L. Hachette et Co pendant le mois de septembre, on remarquera la première *traduction complète de l'Anthologie*, cette mine inépuisable de poésie et d'archéologie, les romans de *MM. de Laprade et Vialon*, et l'éloquent *Traité oratoire de l'abbé Bautain*; les nombreux livres classiques et entr'autres les ouvrages qui complètent la *Méthode de M. Sommer*, méthode qui a un si grand succès dans nos lycées, etc.

Voilà le moment où Paris, enfin de retour, se remet à écrire des lettres d'invitation, des billets de remerciement et des correspondances de toute nature. A ce sujet, le beau monde a adopté le papier de la maison *Girault*, graveur de l'Empereur, 18, Chaussée d'Antin.

Entre autres spécialités, nos élégants aiment surtout à patronner le *gentleman-paper* de cette maison, heureuse importation anglaise, marqué de charman's monogrammes. — Cartes anglaises, premier choix de De La Rue et Co, 1 fr. 40.

AVIS IMPORTANT

Les femmes du monde, les étrangers de distinction et les amateurs d'objets d'art n'apprendront pas sans intérêt que la maison Alexandre, éventailliste de S. M. l'Impératrice, transfère, le 15 novembre, pour cause d'agrandissement, son établissement du boulevard Montmartre, n° 6, au n° 14.

« Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu la merveille, » dit un proverbe espagnol. A Paris, en ce moment, le monde élégant retourne cet adage pour dire : « Qui n'a pas vu les habits sortis des mains de Kerckhoff n'a pas vu le bon ton. »

En effet, au moment où les touristes reviennent de leurs pérégrinations, où les malades de la poitrine quittent les eaux, où les étrangers de distinction viennent assister à la réouverture de la vie parisienne, Kerckhoff, tailleur, boulevard des Capucines, 43, accomplit des prodiges de bon goût.

La vogue est par là et tout le monde convient qu'elle ne pourrait être si bien ailleurs.

PARIS. — Imprimerie de Georges Kugelmann, 13, rue Grange-Batelière, 13.

VENTE DE DIAMANTS, BIJOUX

faisant partie de l'Écrin de mademoiselle M... B..., artiste dramatique.

ET DE 3 BEAUX CACHEMIRE DE L'INDE

Hôtel des Ventes, rue Rossini, salle n° 7, Le vendredi 23 octobre 1863, à 1 heure, Par le ministère de M^e CHAREES LAINÉ, commissaire priseur, rue Richer, 49, assisté de MM. Mannheim, experts, rue de la Paix, 40, chez lesquels on délivre le catalogue. EXPOSITION le jeudi 22 octobre, de 1 h. à 5 h.

Achat de VETEMENTS neufs, vieux et autres objets à bon prix, par GOLDNER jeune, rue de l'Arbre-Sec, 54. Lui écrire. Il se rend à domicile.

GAVARNI

ŒUVRES COMPLÈTES

Publiées en photographie par la Société générale de PHOTO-SCULPTURE et de PHOTOGRAPHIE, 42, boulevard de l'Étoile, 42. En vente, au siège de la Société, et chez les principaux éditeurs de Paris. La première série d'après NATURE.

CH. OUDIN

CH. OUDIN

CH. OUDIN

CH. OUDIN

Horloger de la Marine, Palais Royal, 52, rue Montpensier, 30. Exposition de Londres, 1862. Médaille d'excellence pour les chronomètres et montres. Breveté. Montres diapason normal. Montres en bois. Horloger de l'Empereur, l'Impératrice, le Pape et la Reine et le Roi d'Espagne.

ÉCOLE D'ÉQUITATION

RÈNE DAUVERGNE & Co 220, RUE DE LA PÉPINIÈRE

LOCATION PENSION DRESSAGE VENTE

COURS DE CAVALIERS à 25 c. et 50 c. le SOIR

HEURES RÉSERVÉES pour les Cours Spéciaux de M^e BAUCHER

COURS SPÉCIAUX pour les JEUNES PERSONNES LEÇONS PARTICULIÈRES

ESSENCE DE SALSEPAREILLE

dépuratif par excellence et sans mercure des maladies du sang et des humeurs, dartres, boutons au visage, démangeaisons, virus, etc. Pharmacie FOURQUET, 29, rue des Lombards. A LA BARBE D'OR, (3 fr. le flacon, 15 fr. les 6 flac.) Expédié.

MONTRES DE GENÈVE

avec clé, argent ou or, qualité supérieure, précision garantie, prix de fabrique, au détail, expédiées franco. Adresser les demandes au *Gérant du Comptoir d'horlogerie*, 21, rue du Mont-Blanc, à Genève (Suisse).

ELIXIR DIGESTIF DE VICHY

de POINGNÉ, à Moulins, breveté s. g. d. g. Fournisseur de S. M. l'Empereur. Liqueur de table aux sels naturels de Vichy. Apéritive et agréable au goût, elle facilite les digestions difficiles. Recommandée par les principaux médecins de Vichy. — Dépôt principal, pour Paris, chez Corcellet, Palais-Royal, 104.

DISDÉRI

8, BOULEVARD DES ITALIENS, 8

Inventeur du portrait-carte

12 Cartes . . . 20 fr.

25 Cartes (2 POSES) . . 30 fr.

50 Cartes (3 POSES) . . 50 fr.

100 Cartes (4 POSES) . . 70 fr.

Spécimens sous le vestibule de l'établissement.

M. DISDÉRI OPÈRE LUI-MÊME.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{IE}

Boulevard Saint-Germain, 77, à Paris.

PUBLICATIONS DU MOIS DE SEPTEMBRE

ANTHOLOGIE GRECQUE, traduite sur le texte publié d'après le manuscrit palatin, par Fr. Jacob, avec des notices biographiques et littéraires sur les poètes de l'anthologie, 2 volumes in-18 jésus, 7 fr.

C'est la première traduction française complète de ce recueil célèbre, si riche comme poésie et comme détails sur les mœurs antiques.

BAUTAIN (l'abbé). *Études sur l'art de parler en public*, 2^e édition, revue et augmentée, 1 vol. in-18 jésus. Prix, broché, 3 fr.

Mettant à profit son expérience personnelle, M. l'abbé Bautain donne les plus précieux conseils sur l'art de parler convenablement dans une situation donnée.

FIGUIER (Louis). *La terre avant le déluge*, ouvrage contenant 25 vues idéales de paysages de l'ancien monde dessinées par Rion, 311 autres de figures et 7 cartes géologiques coloriées. 3^e édition, considérablement augmentée. 1 volume grand in-8°. Prix, broché, 10 fr.

Nouvelle édition, augmentée à la fois comme texte, comme gravures et comme cartes, de cette œuvre de vulgarisation scientifique qui a obtenu un si grand succès.

GASTINEAU (Benjamin). *Chasses au lion et à la panthère, en Afrique*, illustrées de 17 dessins sur bois par G. Doré. — *Le Roman comique et les Légendes de l'Algérie*. 1 volume in-8°. Prix, broché, 3 fr.

GUILLENIN. *Histoire ancienne de l'Orient*. 3^e édition. 1 volume in-12, 4 fr.

Cet ouvrage fait partie de l'*Histoire universelle* publiée par une société de professeurs et de savants, sous la direction de M. V. Duruy.

JOURDAIN (Charles). *Notions de Philosophie*. 8^e édition, mise en harmonie avec le programme officiel en date du 10 juillet 1863. 1 volume in-18 jésus. Prix, broché, 3 fr.

LAPRADE Jules de. *En France et en Turquie*, nouvelles (Guillaume le songeur; — Janitzé l'Haydouk; — Hadgi-Moustapha). 1 volume. Prix, broché, 2 fr.

Ces nouvelles sont empreintes d'une forte couleur locale et l'imagination n'a servi qu'à y donner plus d'intérêt à la vérité.

LE ROY (A.). *Sujets et développements de compositions latines données dans les Facultés pour les examens du baccalauréat ès-lettres* (discours, — lettres, — dialogues, — narrations, — dissertations). 1 volume in-8°. Prix, broché, 3 fr.

Recueil de 104 compositions latines dictées tant à la Sorbonne que dans les Facultés de province.

LHOMOND. *Éléments de la grammaire latine*, revus et complétés par B. Jullien, docteur ès-lettres, licencié ès-sciences, 1 volume in-12, cartonné, 1 fr. 50 c.

MÉTHODE UNIFORME pour l'enseignement des langues par E. Sommer :

Exercices sur le Cours complet de grammaire latine, par M. de Parnajon, professeur au lycée Napoléon. Première partie. 1 vol. in-8°. Prix, cartonné, 1 fr. 50 c.

Corrigés desdits exercices, première partie. 1 vol. in-8°. Prix, broché, 1 fr. 50 c.

Exercices sur l'abrégé de la grammaire grecque, par M. de Parnajon. 1 vol. in-12. Prix, cartonné, 1 fr. 50 c.

Corrigés desdits exercices, première partie. 1 volume in-12. Prix, broché, 1 fr. 75 c.

Exercices sur le cours complet de grammaire grecque, par M. de Parnajon. Première partie. 1 volume in-8°. Prix, cartonné, 1 fr. 75 c.

Corrigés desdits exercices. 1 volume in-8°. Prix, broché, 1 fr. 75 c.

Abrégé de grammaire italienne, par M. Paoli. 1 volume in-12. Prix, cartonné, 1 fr. 25 c.

Ont déjà paru de cette Méthode un Abrégé de grammaire anglaise, des Abrégés et des Cours complets de grammaire française, latine et grecque, ainsi que des Exercices sur ces Grammaires accompagnés de corrigés.

SAINTE-BEUVE (C.-A.). *Notice sur M. Litré, sa vie et ses travaux*. 1 volume grand in-8°. Prix, 1 fr.

Réunion des articles consacrés, dans le *Constitutionnel*, à M. Litré par M. Sainte-Beuve, et du morceau de haute philologie mis comme préface par M. Litré en tête de son grand Dictionnaire.

SÉVIGNÉ (Mme de). *Lettres de Mme Sévigné, de sa Famille et de ses amis*, réimprimées pour le texte sur la nouvelle édition publiée par MM. Monmerqué et Regnier, dans la Collection des grands écrivains de la France. Tome III. 1 volume.

SPIERS (A.). *Abrégé de grammaire anglaise et petit cours de thèmes à l'usage des enfants* (de 10 à 14 ans). 1 volume in-18 jésus. Prix, 2 fr. 50 c.

TOUR DU MONDE (LE). *Nouveau Journal des Voyages*, publié sous la direction de Edouard CHARTON, et illustré par nos plus célèbres artistes. Prix du numéro, 50 c. Prix de l'abonnement pour Paris et les départements : Un an (2 volumes), 26 fr. — Six mois (1 volume), 14 fr.

Sommaire des numéros parus dans le mois de septembre : *Mœurs turques* : I. *Les Femmes turques, leur vie et leurs plaisirs*, par M. F. Jérusalémy. — II. *le Cydaris*, par M. Antonin Proust, texte et dessins inédits. *Voyage dans le Sahara algérien*, de Germyville à Ouargla, par M. le commandant V. Colomieu (1862, texte et dessins inédits). — *Excursion aux environs de Gondokoro*, par M. G. Lejean (1862, texte inédit). — *Une scène en Australie*. — *Naufrage du lieutenant Krusenstern dans les glaces de la mer de Kava* (1862, texte et dessins inédits).

VIALON (Prosper). *Amour et Chasse*, nouvelles (Grand-papa qui dort, — le Curé de Mondétour; — Vendredi (13)). 1 volume. Prix, broché, 2 fr.

Charmant volume où les épisodes de chasse se nouent avec originalité, aux épisodes d'amour dans des récits toujours intéressants.

170, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD

A LA VILLE DE PARIS

Mise en vente d'Affaires considérables en SOIERIES RICHES

VELOURS DE SOIE

DE TOUTES LES COULEURS ET DE LA PLUS GRANDE BEAUTÉ

A 13^{FR.} 50^{C.} LE MÈTRE

Tous ces VELOURS, *magnifiques de nuances et de qualité*, sont d'une valeur réelle de vingt-huit francs ; au prix de **13^{FR.} 50^{C.}** Ils représentent le plus *extrême* **BON MARCHÉ** qui ait jamais été offert aux acheteurs.

MOIRES ANTIQUES

DE TOUTES LES COULEURS

tout ce qu'il y a de plus beau,

A 8^{FR.} 50 LE MÈTRE
(VALEUR RÉELLE DIX-HUIT FRANCS).

DRAP DE FRANCE

NOIRS ET COULEURS NOUVELLES

tout ce qu'il y a de plus beau,

A 6^{FR.} 75 LE MÈTRE
(VALEUR RÉELLE ONZE FRANCS).

Sont également mises en vente à des prix extraordinaires de bon Marché, d'énormes quantités de Soieries

PARMI LESQUELLES NOUS SIGNALONS :

DE TRÈS BELLES ÉTOFFES UNIES ET ÉCOSSAISES

EN DRAPS DE LYON, POULTS DE SOIE, TAFFETAS, GROS DES INDES, ETC.

NOTA. — A l'occasion de cette mise en vente, **unique et hors ligne**, LA VILLE DE PARIS croit devoir rappeler qu'elle vend seulement en détail, et que, pour éviter qu'il en soit autrement, elle se réserve de livrer les **Robes de Velours, Moires Antiques, Drap de France** et autres étoffes, au domicile des acheteurs.